Boursault, Edme
Le mercure galant

PQ
1731
B7C6
1772

Le mercure galant; ou, La comédie sans titre; comédie en vers et en cinq actes

1. Le mercure galant; ou, La comédie sans titre; comédie en vers et en cinq actes

Le mercure galant; ou, La comédie sans titre; comédie en vers et en cinq actes

Boursault, M. (Edme), 1638-1701

This book was produced in EPUB format by the Internet Archive.

The book pages were scanned and converted to EPUB format automatically. This process relies on optical character recognition, and is somewhat susceptible to errors. The book may not offer the correct reading sequence, and there may be weird characters, non-words, and incorrect guesses at structure. Some page numbers and headers or footers may remain from the scanned page. The process which identifies images might have found stray marks on the page which are not actually images from the book. The hidden page numbering which may be available to your ereader corresponds to the numbered pages in the print edition, but is not an exact match; page numbers will increment at the same rate as the corresponding print edition, but we may have started numbering before the print book's visible page numbers. The Internet Archive is working to improve the scanning process and resulting books, but in the meantime, we hope that this book will be useful to you.

The Internet Archive was founded in 1996 to build an Internet library and to promote universal access to all knowledge. The Archive's purposes include offering permanent access for researchers, historians, scholars, people with disabilities, and

the general public to historical collections that exist in digital format. The Internet Archive includes texts, audio, moving images, and software as well as archived web pages, and provides specialized services for information access for the blind and other persons with disabilities.

Created with abbyy2epub (v.1.7.6)

Boursault, Edme

Le mercure galant

L E

MERCURE

GALANT, o u

LA C O M Ê D

SANS TITRE

COMEDIE.

•H

■m

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ÛRONTE, MERLIN; O R O N T Er

\<j Ecile eft arrivée ?

MERLIN.

.Oui, la chofe çft certaine. O R 0 N T E. Et tu dis qu'elle fage, *n

Ai}

M E & L I N.

r 1 Hôtel de Touraine. Je vous l'ai déjà dît cinq ou fix fois. ORÛNTE.

Hilas ! Redis-le moi fans ceffe , & ne t'en latïe pas. Quoique tu puiffes faire , il feroit impoffible De me rien annoncer qui me foit plus fenfible. T'a-t-elle vu i

MERLIN. Vraiment , tout comme je vous voïO K O N T E.

T'a t-elle parlé 1

MERLIN.

Nom

O R O N T E.

Tout de bon ?

MERLIN.

Non , ma foL Car depuis le Pont-neuf, où je l'ai rencontrée , Jufqu'à ce que chez elle elle ait été rentrée , Son père , encor galant , la tenant par la main , Un mot qu'elle m'eût dit , trahiffoit fon deffein. Sa langue s'eft contrainte , & je n'ai rien fçu d'elle ! Mais fes yeux plus hardis jouoient de la prunelle ;

Et fi de leur jargon je fuis bon truchement, Ils s'expliquoient pour vous intelligiblement. Elle eiï greffe. —

O R O N T E. Elle eft groffe ! une vertu fi pure Recevoir d'un coquin cette mortelle injure ! Cécile groffe ! Ah ! traître , un menfonge fi noir.—

MERLIN. Tout doux, Monfieur ; j'entends groffe de vous revoir. Cécile eft toujours jeune , & je la crois fidelle ; Mais mon expreffion eft auiii pure qu'elle. On dit gros de vous voir , gros de boire avec vous.

O R O N T E. Que ne me parlois-tu , fans me mettre en courroux ? Groffe m'affaffinoit, la fuite me confole.

MERLIN. Vous m'avez , dan<; la bouche , arrêté la parole* J)ire Cécile tfl groffe , & ne pas achever , Je fçais bien que d'abord cela donne à rêver ; Que fur cette matière une équivoque bleffe , , Et qu'enfin la plus fage eft fujette à ioibleffc

O R O N T E.

Elle ne t'a rien dit pour me redire ? M E K L I N.

Non. O R O N T E. Que fon indifférence a de cruauté ! MERLIN.

Bon : Si vous n'étiez aimé comme vous devez l'être , M'auroit-elle jette ceci par la fenêtre ? O R O N T E. Qu'eft-ce ?

MERLIN. Un quadruple.

O R O N T E.

A toi ? MERLIN.

C'eft la première fois, Encor fuïs-je trompé, car il n'eft pas de poids. Je ferai bien heureux fi j'en ai trois pifloles.

O R O N T E. Tiens , ne perds point de tems en de vaines paroles : Prends ces quatre louis, & me fais ce préfent.

MERLIN, après avoir pris les quatre louis. Pour vous le refufer, je fuis trop complalfant. Je vous l'offre.

O R O N T E. Il fuffit qu'il foit de ce que j'aime , Il m'eft cher. Jufte Ciel ! ma furprife eft extrême } Un louis pefe plus que ce quadruple-là. Cécile avoit fa vue en te jettant cela. Avec autant d'efprit que j'en trouve à Cécile , Un objet fi charmant ne fait rien d'inutile ; Et puifque fon defir eft de me rendre heureux.— Ah ! Merlin, je me trompe , ou ce quadruple eft creux. Je ne me trompe point , il ef\ creux ; oui , fans doute ; Et je crois qu'il enferme un billet. Tiens , écoute.

MERLIN. Oui, j'entends remuer quelque chofe. O R O N T E.

Ah , Merlin ! Qu'elle a d'efprit !

MERLIN. D'accord ; mais il eft bien malin. Ceft en fçavoir beaucoup à fon âge. O R O N T E.

Elle charme.

Son efprit me ravit, fa beauté me défarme s Le Ciel en la formant épuifa fes tréfors ; Elle a l'ame , Merlin , belle comme le corps : Plus on la conficiere , & plus on y découvre. —

MERLIN. Voyez , fans perdre tems , comment fa pièce s'ouvre » La chofe eft curieufe à fçavoir.

O R O N T E.

C'eft par-là, Justement, j'apperçois fon billet : le voilà.

Il lit.

J'arrivai hier au foir à Paris avec mon père, qui ejl plus entêté que jamais de l'Auteur au Mercure Galant. Il ne trouve point de mérite égal aufien. Si vous ave\ fait ce que je vous ai mandé par ma dernière lettre , nos affaires font dans lt meilleux état du monde.

Jufqu'ici, pour mes feux , tout eft de bon augure. Je fuis coufin germain de l'Auteur du Mercure ; Et pour contribuer au fuccès de mes feux ,, 11 en ufe fans doute en parent généreux. Quel zèle plus ardent peut-on faire paroître l De fon losçis entier il me laiffe le maître. Déjà depuis trois jours , fans avoir fon talent, Je paffe pour l'Auteur du Mercure Galant ; Et fclon l'appareqce , il me fera facile De plaire fous ce nom au père de Cécile. Jamais rien à mon fens , ne fut mieux inventé.

MERLIN. Oui, pour vous ; mais pour moi, j'en fuis fort dégoûté.

O R O N T E. La raifon*

MERLIN. Croyez-^ous ma cervelle affez bonne Pour réfï(ler long-tems à l'emploi qu'on me donne î Tant que dure le jour, j'ai la plume à la main : Je fers de Secrétaire à tout le genre-humain. Fable, Hiftoire , Aventure, Énigme, Idile, Eglogue, Epigrame , Sonnet, Madrigal, Dialogue , Noces , Concerts , Cadeaux , Fêtes , Bals , Enjoûmens, Soupirs , Larmes , Clameurs, Trépas, Enterremensj Enfin , quoi que ce foit que l'on nomme nouvelle, Vous m'en faites garder un mémoire fidèle. Jj me tue , eq un mot, puifque vous le voulez.

O R O N T E. Crois u:cf, cinq ou fix jours font bien-tôt écoulés,

Tu fçaïs que ticidas , pour me rendre fervice,'

Me t'ait de fa fortune un entier facrifice :

A fon propre intérêt il préfère le mien j

Et je ferois ingrat de négliger le fïen.

Je te l'ai déjà dit ; une de mes furprifes ,

C'eft de voir tant de gens dire tant de fottifes»

ticidas eft le feul , délicat comme il elt ,

Qui puiffe avec tant d'art démêler ce qui plaît.

Depuis deux ou trois jours que je le répréfente,

Je ne vois que des fous d'efpece différente :

L'un, qui veut qu'on l'imprime, & n'a point d'autre but$

Croit que , hors du Mercure , il n'eft point de falut

L'autre , dans la Mufique ayant quelque fcience ,

Croit de celle du Roi mériter l'Intendance.

Celui-ci, d*une énigme ayant trouvé le mot ,

Se croit un grand génie , & fouvent n'eii qu'un Tôt.

Cet autre , d'un Sonnet ayant donné les rimes,

Croit tenir un haut rang chez les efprits fnblimes :

Enfin, pour être fou , j'entends fou confirmé ,

A Tenvi l'un de l'autre on veut être imprimé.

As-tu , chez le Libraire , appris quelques nouvelles ?

MERLIN. Oui, Monfieur.

O R O N T E. Et de qui?

MERLIN.

D'un Commis des Gabelles \ . Qui n'ayant pas trouvé fes profits affez grands, A fait un petit vol da deux cens mille francs. Qui pourroit de fa route avoir un fur mémoire, Auroit pour droit d'avis mille louis pour boire* Voyez.

(II donne un papier à Oronte.)

O R O N T E. Mille louis ? C'eft un homme perdu.

MERLIN. Plût à Dieu les avoir, & qu'il fut bien pendu S

ORONTE. Cela, qu'eft-ce ?

MERLIN. Un portrait d'une jeune Ducheffe , Qui fe fait diftinguer par fa délicateffe. Un pli qui par hafard elt refté dans les draps, Lui femble un guet-à-pend pour lui meurtrir les bras. Il n'eft point de repas qui pour elitf ait dts charmes, Si l'on met de travers récuffon de fes armes : Qui lui porte un bouillon trop doux , ou trop falé,

D'auprès de Ta perfonne elt fur d'être exilé; Et même elle refufe , étant tort enrhamée , De prendre un lavement lorfqu'tl lent la fumée. Mais , chut. Un Gentilhomme entre ici.

IHJJUU^»

SCENE IL

Mr. MICHAUD, ORONTE, MERLIN, Mr. MICHAUD.

O Ervifeur. N'êtez-vous pas l'Auteur du Mercure ï ORONTE. à Merlin. Oui, Monfieuf,'

LaifTe-nous.

Mr, M ï C H A U T. Le Mercure eft une bonne chofe ! On y trouve de tout, Fable , Hiftoire , Vers , Profe 3 Sièges , combats, Procès, Mort, Mariage, Amour, Nouvelles de Province , & nouvelles de Cour. Jamais Livre , à mon gré , ne fut plus néceflfaire.

ORONTE. Je fuis ravi, Monfieur, qu'il ait l'heur de vous plaire* Je ne le celé point , j'ai toujours fouhaité Les applaudifllmens des gens de qualité. Je ne puis exprimer le plaifïr que je goûte. —

Mr. M I C H A U T. Vous trouvez donc, Monfieur, que j'ai l'air grand ? ORONTE.

Sans doute Vous êtes fort bien fait , on ne peut l'être mieux.

Mr. MICHAUD. Pourriez-vous , en payant, me faire des ayeux l

ORONTE. Des ayeux ?

Mr. M I C H A U T. Ecoutez : je parle avec franchifè. J'aime depuis fix mois une jeune Marquife , Belle , bien faite , noble ; & grâces à mes foins, Si j'ai beaucoup d'amour , elle n'en a pas moins* Ses parens, dont le moindre eft Baron , ou Vicomte, Délicats fur l'honneur , fenfibles à la honte , • Confultés tcus enfemble , ont approuvé mes feux , Pourvu que mes parens foient aulli nobles qu'eux ;

Et

COMEDIE: i

Et je viens voustrouver pour ennoblir ma race* O R O N T E.

Moi , Monfieur ? Et comment voulez-vous que je falTw l A moins d'avoir un titre & folide & confiant , Puis-je. —

Mr. M I C H A U T. Bon , tous les jours vous en faites autant. Tout vous devient potfible, étant ce que vous ét^s. Vos Mercure* font oltins de Nobles que vous faites j De noms Ci bifeornus , s'il faut dire cela , Qu'on ne peut être noble, & porter ces noms-lâ. Ne me refufez pas ce que je vous demande ; De toutes les rigueurs ce feroit la plus grande ; Et mon himen rompu me feroit enrager.

O R O N T E. Je voudrois fort, Monfieur, vous pouvoir obliger» Je puis à la nobklTe ajouter quelque luftre , Et rappeilcr de loin une famille illufire : Mais dans tous mes écrits , jamais aucun appas Ne m'a fait anoblir ce qui ne l'étoit pas. N'entrevoyez-vous point dans toute votre race . De gloire ou de valeur quelque légère trace ? Aucun de vos ayeux ne s'eft-il fîgnalé ?

Mr. M I C H A U T. Ma foi, mon père efl mort fans m'en avoir parle' j Et de tous mes ay*.ux , puifqu'il ne faut rien tairez Je n'en ai point connu par-delà mon grandpere.

O R O N T E. Qu'étoit-il ? Avoit-il quelque grade ?

Mr. M I C H A U T.

Entre nous ; Feu mon grandpere étoit Moufquetaire à genoux*

O R O N T E. Quelle charge eft-ce là ?

Mr. M I C H A U t.

C'en1 ce que le vulgaire j En langage commun , appelle Apoticaire.

O R O N T E. Fi.

Mr. M I C H A U T. DeDend il de nous d'être de qualité? Quand on m'a voulu faire , ai-je été confuîtéf Sans fçavoir ce qu'il fait, le hazard nous fait naîtrei Et ne demande point ce que nous voulons être. Mon père fut d'un cran plus noble que le fien j il fe fit Médecin , gagna beaucoup de bien , N'eut que moi feul d'enfans ; & paiTant mon attente j

Ho LE ME]RCVR$ GALANT*

Me Iaifl~a par fa mort cinq mille écus de rente. Comme Paris eft grand , j'ai changé de quartier | Je me fais par mes gens appeller Chevalier. La maifon que j'occupe a beaucoup d'apparence, Et perfonne à préfent ne fçait plus ma naiflance. Faites-moi Gentilhomme, il n'eft rien plus aifé.

ORONTE. Je voudrois le pouvoir, j'y ferois difpofé : Mais le Roi, qui peut tout, auroit peine à le faire. Le père Médecin , l'aïeul Apoticaire , Le bis-aïeul peut-être encor moins que cela : Qui diable feroit noble à defcendre de là ? Pour remplir vos defirs, il faut faire un p/odige j Je ne puis.

Mr. M I C H A U T. Greffez-moi fur quelque vieille tige. Cherchez quelque Maifon dont le nom foit péri; Ajoutez une branche à quelque arbre pourri.

Enfin , pour m'obliger, inventez quelque fable ; Et ce qui n'eft pas vrai , rendez-le vraifemblable. Un homme comme vous doit-il être en défaut ?

ORONTE. Et comment, s'il vous plaît, vous nommez-vous ? Mr. M I C H A U T.

Michaut. ORONTE. Ce nom-là n'eft point noble, aflurémenf. Mr. MICHAUT.

Qu'importe l ORONTE. Michaut ?un Gentilhomme avoir nom de la forte ? Cela ne fe peut pas, vous dis-je.

Mr. MICHAUT.

Pourquoi non ? .Croyez-vous qu'à la Cour chacun ait ion vrai nom ? De tant de grands Seigneurs, dont le mérite brille, Combien ont abjuré le.nom de leur famille? Si les morts revenoient, ou d'en haut, ou d'en bas , Les pères & les fils ne fe connoîtroient pas. Le Seigneur d'une Terre un peu confidérable , En préfère le nom à fon nom véritable ; Ce nom , de père en fils , fe perpétue à tort, Et cinquante ans après on ne fçait d'où l'on fort. Je n'excroquerai point vos foins, ni vos paroles ; J'ai certain diamant de quatre-vingt piftoles.—

ORONTE. Je vous l'ai déjà dit, Monfisur, aucun appas

'COMEDIE. n

Ne me fera Jamais dire ce qui n'eft pas.

Mr. M I C H A U T. Parbleu , tant pis pour vous d'être fi formalifte : Adieu. Je vais trouver un Généalogifte , Qui, pour quelques louis que je lui donnerai , Me fera fur le champ venir d'où je voudrai

O R O N T E feul. Qui jamais de noblefle a vu fource moins pure ? Médecin !

SCENE III.

Mme. GUILLEMOT, ORONTE, JASMIN, Mme. GUILLEMOT.

J_j St-ce vous qui faites le Mercure, Monfieur f

ORONTE.

Oui, Madame.

Mme. GUILLEMOT.

Oui ? L'aveu m'en femble bon, ORONTE. En avez-vous befoin , Madame ?

Mme. GUILLEMOT.

Qui, moi ? Non. 'A moins d'être d'un goût infipide & malade , Peut-on s'accommoder d'une chofe fi fade ?

ORONTE. Ah , ah ! voici d'un fiile un peu rude.

Mme. GUILLEMOT.

Pour vous 5 Quelque rude qu'il foit , il eft encor trop doux.

ORONTE. Je crois qu'avec raifon vous êtes en colère ; Mais je ne fçais par où je vous ai pu déplaire. Je m'examine en vain , & vous m'embarraflez,

Mme. GUILLEMOT. Regardez mon habit, il vous en dit aflez. Ne l'entendez-vous pas ?

ORONTE.

Non , je vous le confelTe. Mme. G U I L L E M O -T. O Ciel ! qus vous avez l'intelligence épaule •

Bij

Puifqu'il faut avec vous ne rien diiiimuler, On dit que c'cit de moi dont vous vouliez parler , Quand certaine Bourgeoife , à qui la mode eft doucei Pour être en craaioifî , fit détaire une houfle.

O R O N T E. De vous ?

Mme. GUILLEMOT. J'en défis une , & ne m'en cache pas. J'avois un lit fort ample , & d un beau taffetas i A force d'être large, il étoit incommode, Et le Tapillier Bon le remit à la mode. Par les foins que je pris , j'eus de relie un rideau £ Le cramoifi régnant, j'en fis faire un manteau ; Voilà la vérité comme elle eft. dans fa fource ; Et non que mon mari m'ait rcfufé fa bourfe. Pour le mot de Bourgeoife , un peu trop répété, Les Bourgeois de ma forte ont de la qualité. Quand vous voudrez écrire , ajuflez mieux vos contes; Et fçachcz que je f. i; Auditrice des Comptes.

O R O N T E. Quand je fis cet article , il le faut avouer , Mon unique delfein étoit de me jouer : Je ne préfumois pas, en contant cette fable , Qu'elle dût, par vos foins, devenir véritable. Loin de vous en blâmer, j'admire votre efprit , De trouver un manteau dans un rideau de lit 5 Et j'ai quelque chagrin de voir que cela vienne De votre invention plutôt que de la mienne. Jamais dans fes delTeins on n'a mieux réulïi : Vous êtes à la mode , & votre lit aufïi. C'cft un avantage.—

Mme. GUILLEMOT.

Oui, mais ce qui me courrouce , On fçait que mon habit eft d'une vieille houfle ; Que ce foit par hazard , eu par malignité , Votre indifcrct Mercure a dit la vérité. J'entends à chaque pas la balTe Bourgeoifie Qui me nomme, en raillant , la houfle cramoifie 5 Et par tout mon quartier, la canaille le plaint Que je prends des couleurs qui fon* fortir le teint. 11 eft vrai , le gros rouge eft une couleur lembre , Qui détache le clair par le fecours de l'ombre. Qu'on en ait un manteau , fans ornemens deflfus, Pour peu que l'on foit blanche , on le paroît bien plus; C\Ct un fard innocent, fans pommade, ni drogue i £t voilà la rsifon qui l'a tant mis en vogue.

O R O N T E.

Redites-moi , de grâce , un certain mot choifi Qui vous eft échappé , pour dire cramoifi.

Mme. GUILLEMOT. Du gros rouge.

O R O N T E. A mon fens , il a beaucoup de grâce ; Jamais le mot de gros ne fut mieux à l'a place , Il charme.

Mme. GUILLEMOT. Il m'eft venu fans affectation. O R O N T E. Votre efprit eft fertile en belle invention. J'ai de votre mérite une idée aflfez. haute , Pour me faire un plaifir de réparer ma faute.

(à Jafmin.) Le nom de Madame eft ?

Mme. GUILLEMOT.

Parlez donc , petit fot. JASMIN. Monfîeur , Madame a nom , Madame Guillemot.

O R O N T E. C'eft affez : Vous verrez , dans le premier Mercure , Que j'aurai de la houffe adouci l'aventure. Si le mot de Bourgeoife aigrit votre courroux , Je mettrai tout du long , par eftime pour vous, En bon Hiftorien , qui ne fait point de contes, Madame Guillemot , Auditrice des Comptes.

Mme. GUILLEMOT. Y ferez-'Yous entrer mon éloge ?

O R O N T E.

Oui, vraiment. Mme. GUILLEMOT. Louez moi , je vous prie , imperceptiblement. J'ai pour la flatterie une haine invincible. Si louer fans flatter , vous paroît impoffible , J'aime mieux vous donner, fi vous le fouhaitez, Un mémoire où feront mes bonnes qualités. J'ai de la modeftie, & me rendrai Juftice. Adieu. Ne bougez.

O R O N T E. Moi , Madame l'Auditrice i Mme. GUILLEMOT. De grâce. *

O R Q N T E. Je prétends , pour finir tous débats^ Jufqu'à votre carroffe accompagne): vos pas.

Mme. GUILLEMOTÀ Jafmin. Voyez fi mon carroflfe efl venu me reprendre.

(à Oronte) J'avois quelques parens qu'il eft allé defcendre.

(à Jafmin.) Voyez donc promptement fi la Fleur efl là-bas ', Mon Cocher.

JASMIN. Je fuis fur de ne le trouver pas , Madame.

Mme. GUILLEMOT. Le fripon craint d'aller dans la rue. Si je vous—

JASMIN. C'eft à pied que vous êtes venue. Mme. GUILLEMOT. Ah ! coquin. Ne bougez , pour raifon. ORONTE.

J'obéis. Mme. G U L L E M O T , en fortant. Vous aurez le fouet en entrant au logis > Petit gueux.

JASMIN. Qu'ai-je fait ? Mme. GUILLEMOT.

Comment , petite rofiTe , Sons vous, on auroit cru que j'avois un carroffe. Je vous ferai fentir ce que pefent mes coups.

JASMIN. Dame, je ne fçais pas fi bien mentir que vous*

ORONTE, Jeul. Madame l'Auditrice efl enfin appaifée. La louange à propos rend toute chofe aife'è. fermer la porte ; & jufqu'aprts dîné, PaîToqs quelques momens fans être importuné.

Fin du premier Aile,

COMEDIE.

M

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.. O R O N T E , M E R L I N.

MERLIN.

On heurte ajfe^ rudement.

\J Ui diable eft l'animal qui heurte de la forte 1 mm O R O N T E.

Ouvre, fans he'fiter, & l'une & l'autre porte. On redouble.

MERLIN. Je voudrois qu'en heurtant il fe rompît les bras.

aaœtrsssm

SCENE II.

L I S E T T E, M E R L I N , O R O N T E. LISETTE.

JL-j St ce ici le logis de Monfieur Licidas ?

MERLIN. Ah , Monfieur îc'eft Lifette, ou bien j'ai la berlue.

O R O N T E. Lifette ? quel bonheur ! viens , que je te falue. Comment te portes-tu , ma pauvre enfant ? LISETTE.

Fort bien, Monfieur.

MERLIN, la peut faîûtr aufil. Je fuis ravi. — Comment , je n'aurai rien? Tu reviendras des champs fans me baifer? LISETi ...

Ta bouc

Doit avoir du refpeft pour ce que Monfîeur touche^

MERLIN. Patience, à ton tour tu verras ma fierté.

O R O N T E. Cécile eft revenue en parfaite fanté ? Pour elle mon ardeur va jufques à l'extrême»

LISETTE. Et la fienne pour vous eft prefque tout de même» Monfîeur de Boifluifant, qui brûle de vous voir, L'a déjà difpofée à taire fon devoir. On ne voit rien d'égal , c'eft moi qui vous le jure % A fon entêtement pour l'Auteur du Mercure : S'il peut l'avoir pour gendre , il fera trop content* Le fils d'un Duc & Pair ne lui plairoit pas tant. Il ne voit qu'en lui feul un mérite qui brille , Et tout autre lui femble indigne de fa fille. Il va dans un moment vous l'amener ici. Cécile , de frayeur , en a le cœur tranfi. Elle craint, & fa crainte efTalïez raifonnable i Qu'elle ne foit offerte à l'Auteur véritable ; Et de Monfîeur fon père ayant loué le choix, Pour oîer fe dédire , elle eût manqué de voix. Pour détourner un coup à fes vœux fi contraire, J'ai

cherché ce logis de Libraire en Libraire. Enfin , Monfîeur Bayar , qu'on a fait à delTein , Trop petit pour un homme, & trop grand pour un Nain» Avec civilité m'en a donné l'adrefîe ; Et par le zèle ardent que j'ai pour ma maîtrefle , A vous trouver chez vous n'ayant pas réulïi, Je me fuis hazardée à venir jiifqu'ici. Avant qu'à vous y voir elle-même s'expofe , Apprenez-moi, Monfîeur, comment va toute chofe.

O R O N T E. Tout va comme Céci'e à peu^ près l'a voulu. De ce logis entier je fuis maître abfolu. La plus tendre amitié qu'infpire la Nature , M'unit étroitement à l'Auteur du Mercure. Nous portons même nom, avons mêmes Aïeux, Et fon père & le mien étoient frères.

LISETTE.

Tant mieux. Pour faire le Contrat qui vous eft nécefTaire , A point nommé , Monfîeur , il falloit un faofTaire, Un Notaire fripon , prêt à prévariquer ; Je fçais bien qu'à Paris vous n'en pouviez manquer; En payant largement , fans autre inquiétude , On rencontre ion fait en bien plus d'une Etude.

Mais

Mais du gendre qu'on cherche ayant le même nom,

De votre tricherie on n'aura nul foupçgn.

Ce qui peut mettre obltack au bien qu'on vous deftine,

C'efl que , pour un Auteur, vous avez bonne mine :

Cette grande perruque , c\ ce linge, & ce point,

Avec le nom d'Auteur ne fimpatiient point.

J'en vois par ci , par-là ,• mais ils ont tous i'sii n ir.c

Et fous cet équipage , on vous croiroit un Prince»

Par-là votre deflein peut être divulgué.

Songez. —

O R O N T E. Je répréfente un Autour diftingué, A qui, de compte fait, le débit de fes livres Rapporte tous les ans plus de dix mille livrer

L I S E T TE. Vous ne me dites pas que je m'arrête trop. Pour regagner le tems , je m'en vais au gaiop. Encore une parole, & puis adieu. Cécile, Comme je vous ai dit, n'a pas l'efprit tranquille5 Et pour chagrin nouveau , ce matin d'un billet , Ayant incognito chargé votre Valet, Elle a craint qu'en chemin il ne prêtât l'oreille A qui le convîroit d'aller boire bouteille t Et qu'après le repas, il ne tût alfez fot Pour offrir un quadruple à payer fon éect. Celui qu'il croit avoir, & dont l'appas le touche , Quoique marqué de même , eft une boëte à mouché^ Elle enferme un bilL-t, à l'aide d'un retfbrt.

MERLIN. Monfieur, qui l'a reçu , m'en a payé le port. Tu peux lui demander fi je ments.

O R O N T E.

Non , fans douîe* Mais je l'ai mal payé , quelque prix qu'il m'en coutCi De la part de Cécile un billet mVft fi doux. —*

LISETTE. Il fuffit que le fien foit venu jufqu'à vbus. Dans le cœur inquiet de ma jeune Maître (Te , Je vais diligemment reporter l'allégrelfe ; En diffiper la crainte , y rem-ttre lefpoir, Et flatter fon amour du plaifir de vous voir. Du feu dont vous brûlez rendez-vous bien le maître f Gardez qu'il ne paroiiTe en la voyant paroitre : Monfieur de Boifluifant, le b.-au-pere futur , A toujours l'oeil au guet, & n'a pas l'efprit dur* Profitez e l'avis c\vc mon zèle vous donne. Adieu , Monfieur. Adieu , Monfieur Merlin*

c

(| LE MERCURE GÂLANTl

MERLIN.

Friponne | Tu m'as fait un affront dont il te fouviendra. LISETTE.

A la première vue , on le réparera ; Prends courage.

SCENE III.

ORONTE, MERLIN. O R O N T E.

A U vois comme elle agit de tête. Ne la trouves-tu pas jolie , aimable , honnête ?

MERLIN. A iTu rément.

ORONTE. Veux-tu l'époufer ?

MERLIN.

Non , Monfîeur. Vous prétendiez fur elle avoir droit de Seigneur, Droit de dîme.

ORONTE. Es-tu fou ?

MERLIN.

Cela n'eft: point folie ; Un valet marié, dont la femme eft jolie * Et de qui le Patron eft bâti comme vous , A des juftes raifons de paroître jaloux. Je connois plus d'un fot que je ne veux point fuivre.

SCENE IV.

LONGUEMA1N, ORONTE, MERLIN. LONGUEMAIN.

N

'Eft-ce pas vous, Monfieur, qui faites ce beau livre; Qui n'eft pas plutôt vieux , qu'il redevient nouveau î Le Mercure ?

ORONTE. Je n'oie avouer qu'il (bit beau ,

COMEDIE. i<>

Mais tel qu'il eft, Monfieur, oui , c'eft moi.

LONGUE M AIN.

Je vous Jure Que par toute la France on chérit le Mercure. A Tours, il faut fçavoir quelle eflime on en fait.

O R O N T E. Paflbns. Que vous plaît-il ?

LONGUEMAIN.

Vous parler en fecret ; J'ai mes raifons.

O R O N T E à Merlin.

Va-t-en.

LONGUEMAIN.

Avant que je me nomme , Je crois en vous, Monfieur , trouver un honnête homme.

O R O N T E. Si vous m'eftimez tel , quoi que vous me rîifiez, Vous ne trouverez point que vous vous abufiez. Croyez-en ma parole , & n'ayez aucun doute.

LONGUEMAIN. Etez-vous affuré que perfonne n'écoute ?

O R ON T E. Parlez fans vous contraindre , & n'appréhendez rien.

LONGUEMAIN. Pour vivre en honnête homme , il faut avoir du bien. La vertu toute nue autrefois étoit belle , Mais le vice à fon aife eft aujourd'hui plus qu'elle; Et de quelques talens dont on foit revêtu , On ne fait point fortune avec trop de vertu. Cela pofé , j'ai cru pouvoir tout me permettre. Dans les divers états où Ton m'a voulu mettre , Dès mes plus jeunes ans , dans mes plus bas emplois, J'ai toujours eu le foin d'étendre un peu mes doigts. Cette inclination augmentant avec l'âge , Dans des portes meilleurs je prenois davantage \ Mais tous ces petits gains , par leurs foibles appas , En flattant mes defirs , ne les rempliffoient pas. Si bien que tout d'un coup ,

l'occurcnce étant belle , De deux cens mille francs j'ai fraudé la Gabelle , Et vous m'obligeriez , après ce beau coup-là , De donner dans le monde un bon tour à cela. Quand on a , comme vous, une plume ii bonne.

O R O N T E. Et qu^l diable de tour voulez-vous que j'y donne ? Après UD vol fi grand. —

LONGUEMAIN.

Comment , vol lparlez mieux.

C jj

1- ne vous fervez point de es terme odieux. Tant pour vous que pour moi, mettez-vous dans la tète, 1 je frauder la Gabelle eft un mot plus honnête. Ccir. me déshonorer qu'employer de tels mots.

O R O N T E. V us vous piquez d'honneur un peu mal à propos. Si ce mot vous fait honte, & vous femble un outrage } L'aclion qui le caufe en fait bien davantage. Un homme tel que vous en eft affez inftruit.

LONGUE M AIN. Quel grand mal ai-je Fait pour faire tant de bruit?

O R O N T E. Quel grand mal? Trouvez-vous qu'il foit petit?

LONGUEMAIN.

Sans doutff* Ce n'eft, au pis aller, faire que banqueroute. Combien d'autres l'ont faite, & qui n'ont pas périi

O R O N T E. Et comptez-vous pour rien l'affront du Pillori ?

LONGUEMAIN. L'affront du Pilori me paroît quelque chofe ; Je plains ceux qu'en fpeftacle en ce lieu l'on expofe : Mais combien en voit-on , banqueroutiers parfaits, Vivre du revenu des crimes qu'ils ont faits? Pour un à qui l'on fait ces injures atroces, Plus de dix à Paris ont deux ou trois carrofTes. Qu'un homme ait de bien clair jufqu'à cent mille écus, On lui prête fans peine un million & plus : Chacun ouvrant fa bourfe, à fa moindre requête, Lui jette avec plaifir fon" argent à la tête ; Et quand fes créanciers

redemandent leur bien, L'emprunteur infidèle abandonnant le fien, A la face des Loix fait un vol manifefte; Et pour cent mille ccus, un million lui relie.

O R O N T E. Les gens que vous citez, dont vous fuivez le train, Sont l'exécration de tout le genre humain. Les affronts qu'on leur fait ont de fi juftes caufes.— —

LONGUEMAIN. Trois carroffes roulans rajuftent bien des choies. Et fept cens mille francs pour trahir fon devoir, C'eft vendre foi h nneur tout ce qu'il peut valoir. Avec ce que j'ai pris, comparez cette fomme , Vous verres que j'en ufe en bien plus galant homme. Pour Meilleurs les Fermiers, qui font des gains fi grand Qu«ft-ce , de bonne foi, que d*ux cens mille francs ? Gros, Seigneurs comme ils font, ont-ils lieu de le plaindre ?

COMEDIE. *$

A rien de plus modique ai-je pu me reilralndre ? Et de vuider ma cailfe , ayant tait un ferment, Pouvois-je en confeience en ufer autrement? Mettez-vous en ma place , & pefez bien.

O K O N T E.

De grâce, Ne me propofez point cette odieufe place. Quel fecours de ce crime ofez-vous efpércr ? Vous vous êtes tait riche, & n'ofez vous montrer» De vos meilleurs amis vous craignez la préfence, Vous étiez plus heureux avec plus d'indigence. Vous marchiez librement fans peur detre arrêté ; Et vous avez perdu jufqu'à la liberté.

L O N G U E M A I N. Je fçais un fur moyen de me la faire rendre.

O R O N T E. Quel moyen ?

t P N G U E M A I N. Ecoutez , ck vous l'allez apprendre ï C'eft l'unique fujet qui m'amène en ce lieu. De deux extrémités j'ai choifi le milieu : De l'argent qu'on a pris , fait de la peine à rendre , IVIais on fouffre encor plus quand on fe laide pendre; Ainfi , foit par foibletTe, ou par bonne amitié ^ De deux cens mille francs je rendrai la moi t if. Ce font cent mille francs que je perds ; mais qu'y faire l J'aime , quand je le puis, à conclure une

affaire. Les Fermiers Généraux voyant ma bonne foi, Me pourront confier quelque meilleur emploi. C'eft ce qu'avec grand art, comme par bonté pure, il faut infrnuer dans le premier Mercure. Si je fuis , par vos foins , à l'abri de la hart, Du butin que j'ai fait vous aurez votre part. Et cent louis.

O R O N T E. Monfîeur, en m'offnnt cette fomme, Vous oubliez , je crois, que je fuis honnête homme ! Et fi je l'étois moins que je ne le prert^ Vous pafferiez peut-être afTez mal votre rems. Vous offrez cent louis pour vous faire un azile, Et qui vous feroit pendre , efl fur d1 .r mille;

On les donne, on vous cherche , il n'eft rien plus certain; Et vous vous appeliez Monfiçur de Longuemain. C'eft un fenfible appas qu'une fomme fi forte; Je n'ai , pour la gagner, qu'à fermer cette porte; Mais allez, fauvez-vous, & ne m'apprenez pas En quel lieu le deftin va conduire vos pas.

Que fçais je fi demain j'aurais encor la force De pouvoir réfifter à cette douce amorce? Rien ne peut vous fauver, fi l'on vous pouflTe à bout. Pour vous mettre en repos, reftituez le tout. Mais il faut vous hâter. Si vous vous laiffiez prendre, Il ne feroit plus tems de s'offrir à tout rendre , On vous y forceroit, & vous feriez pendu. LONGUEMAIN. Ne me pendrois-je pas fi j'avois tout rendu ? Un bien de fes ayeux, qu'un héritage amené," Comme il vient fans travail, peut fe perdre fans peine? Mais un bien étranger, que le plus grand bonheur Ne peut faire acquérir qu'aux dépens de l'honneur; Un bien qui m'a coûté plus de foins & d'allarmes, Qu'à mes yeux éblouis il n'étaloit de charmes ; Enfin , pour expliquer la chofe comme elle eft , Un bien que j'ai volé, puifque ce mot vous plaît ; Quand tout eft efluyé , me parler de tout rendre, C'eft un pire deftin que de fe laifier pendre. Je renonce au fecours d'un tel Médiateur, Et fuis de vos confeils très-humble ferviteur. S'il faut être pendu , ce n'eft pas une affaire. Il fort.

O R O N T Efiul Ce Monfieur le Commis a l'air patibulaire; Si je ne fuis trompé, fa mort fera du bruit.

SCENE V.

MERLIN, ORONTE. MERLIN.

M

Onfieur, voici Cécile , & tout ce qui s'enfuit. Père , Filîe , Soubrette & I aquais vont paroître. ORONTE.

Suis-jc bien .'Ma perruque.

M E R L I N.

On ne fçauroit mieux être.

Ils entrent.

COMEDIE:

SCENE V L

Mr. DE BOISLTJISANT, CÉCILE , ORONTE, LISETTE, MERLIN.

Mr. DE B O I S L U I S A N L

M.

On abord fans doute vous furprendf De vos admirateurs vous voyez le plus grand. Le honneur de vous voir , dont j'ai l'aine ravie, Eft pour moi le plus doux que j'aie eu de ma vie 9 Avant que de mourir, je bornois mon efyoir Au fenfible plaifir que je trouve à vous voir. Souffrez que je vous aime , & que je vous embraffe,

O R O N T E. Monfieur, avec refpctï je reçois cette grâce. De cet excès d'honneur tout mon coeur pénétré.

Mr. DE B O I S L U I S A N T. Quel mérite plus grand s'eft jamais rencontré? Avant que vous fuiîïez , quelles rapides plumes Enfantoient tous les ans jufqu'à feize volumes t Au moindre événement qui fait un peu de bruit, Votre fécondité va jufqu'à dix-huit. Ah , ma fille !

O R O N T E. Eft-ce là Madame votre fille, En qui tant de beauté , tant de fageffe brille ?

Mr. DE BOISLUISANT. Oui, Monfieur.

O R O N T E. Accordez à mon emprelTement L'honneur de faluer un objet fi charmant.

Il la falue G- la. baife , G* dans le même-zems, Merlin en fait autant à Lifette. Madame, pardonnez fi j'ai l'ame interdite. C'eft un charme pour moi qu'une telle vifite : Et du langage humain, les termes impuiflans Ne peuvent exprimer les tranfports que je fens. Que je fuis redevable à Monfieur votrt père !

CÉCILE. Votre joie à nous voir me paroît fi fincere^ Que je répondrois mal à cet acceuil fi doux, Si je vous témoignois en avoir moins que vous. Quelque eftime pour vous que mou père ait conçue,

Je vois avec plaifir qu'elle vous eft bien due;

Et comme fon exemple a fur moi tout pouvoir,

Plus j'en montre à mon tour, mieux je fais mon devoir.

SCENE FIL

BONIFACE , ORONTE , Mr. DE BOISLUISANT,' CÉCILE, LISETTE, MERLIN.

BONIFACE.

\/Ui de vous, s'il vous plaît, eft l'Auteur du MercureI ^ ORONTE.

Qui diable amené ici cette fotte figure ? Que voulez-vous ?

Mr. DE BOISLUISANTà Orontei Adieu. Tantôt nous reviendrons.
ORONTE. Non , Monfîeur.

BONIFACE.

Pardonnez , fi je vous interromps^ ORONTE. Voulez-vous quelque choie ?

BONIFACE.

Oui, Monfîeur.

ORONTE.

Parlez vite,

De grâce. _

b BONIFACE.

J'aime mieux différer ma vifîte, Que d'avoir le malheur de vous être importun, Et de ne prendre pas un moment opportun.

O R O N T E à Monfîeur de BoiJIuifant. Monfîeur, vous voulez bien me donner la licence, ni

Mr. DE BOISLUISANT. Vous m'obligerez.

O R O N T E à Bonifacë. Qu'eft-ce? BONIFACE.

Un avis d'importance, Qui doit enjoliver votre Mercure.

ORONTE.

Hé bien, Dites-moi ce que c'eft.

Honorable

e 0 M E D I E; 5;

B O N i F lE.

Ce que c'eft ? C'eft un bien, Mais d'une utilité' fi granck , G f coude, Qu'on vous en fçaura gré jjfques dans J'autre monde. Ç*eft un bien grâce au Ciel , & grâce à mes efforts, Honorable aux vivans , & plus encore ^ux morts.

O R O N T E. Ne perdons point de teins, Monfieur. Que faut-il fairej Parlez.

B O N I F A C E. Monfieur Bayai , dont je fuis le Confrère, M'avoit uiomis, Monfieur, de vous taire un récit Du delfein qui m'amène.

O R O N T E.

Il ne m'en a rien dit» B O N I F A C E, Qu'il doit être content d'avoir votre pratique ! On ne déferre point fon heureufe boutique : Du matin jufqu'au foir il ne voir qu'acheteurs. Vous n'êtes point maudit comme certains Auteurs, Qui feroient beaucoup mieux de jamais ne rien faire, Que de mettre à l'aumône un malheureux Libraire. Un Livre 'ni folio m'a mis à l'hôp'tal. O R O N T E, Pour vous dédommager d'un Livre qui va mal, Que puis je ?

B O N I F A C E. Vous fçavjz qu'il faut que chacun meure; On le voit tous les jours ; on l'éprouve à toute heure j Et jufques à ce jour, on n'a pu découvrir D'infaillible moyen pour n^ jamais mourir.

O R O N T E. Et ce qu'on n'a point fait , prétendez-vous le faire 1

M. DE BOISLUISANT. Le fecret feroit beau.

B O N I F A C E.

Non, Monfieur. Au contraire, Je ferois bien fâché que l'on ne mourût pas. Je ne puis être heureux qu'a force de trépas. Mais, Monfieur, jufqu'ici les billets nécetfàires Pour inviter le monde aux Cunvois morruaires, Ont été fï mal faits, qu'on fou^froit à les vbït\ Et pour le bien public, j'ai tâché d'y pourvoir. J'ai fait graver exprès, avec des foins extrtn.es, Des petits ornemens, de devifes, d'Emblèmes, Pour égj j la \ue, & fetvir d'agremens Aux billets deftinés pour les enterremens.

D

Vous jugez bien , Monfîeur, qu'embellis de la forte, Ils feront plus d'honneur à la perfonne morte ; Et que les curieux, amateurs des beaux Arts, Au convoi de fon corps viendront de toutes parts. A l'égard des vivans, dont l'orgueil eft fi vafte, Qu'en efcortant la mort, ils demandent du farte, Tout le long d'une rue ils feront trop heureux, De traîner à leur fuite un cortège nombreux.

CÉCILE.. Cet avis eft fort beau.

O R O N T E. Mais fur-tout fort utile»

B O N I F A C E. Je vendrai ces billets trois louis d'or le mille; Et fi l'année eft bonne , & fertile en trépas, Je crois gagner affez pour ne me plaindre pas. La grâce que féfperè, & qui m'eft importante, C'eft un peu de fecours d'une plume fçavante; Et la vôtre aujourd'hui par fon invention , Met ce que bon lui fernble en réputation. Pour être, dans le monde, illuftre à jufte titre," I! faut, dans le Mercure, occuper un chapitre. Vous difpenfez la gloire. Et fi votre bonté Vouloir , de mes billets, montrer l'utilité, îî vaudroit mieux , Monfîeur, dans le premier Mercure, Retrancher quelque Fable, ou bien quelque Aventure, Et dans un long article, avertir les défunts De ne plus fe fervir de billets fi communs : Leur bien repréfenter qu'il y va de leur gloire; Qu'on revit dans Us miens mieux que dans une hiftoire; Le prouver par raifons; & leur faire efpérer Qu'ils auront du plaifîr à fe faire enterrer. Vous voyez bien, Monfîeur, que rien n'eit plus facile.

O R O N T E. Je vous l'ai déjà dit, cet avis eft utile. Pour le faire valoir, je n'épargnerai rien» Dites-moi votre nom.

B O N I F A C E. Boniface Chrétien ," Depuis plus de vingt ans Imprimeur & Libraire, Et je tiens ma boutique auprès de Saint Hilaire. Vous en fouvkndrez-voos, Monfîeur ? O R O N T £

Affurémenf.

BONI F A C E. Votre temps vous eft cher jufqu'aù moindre momer.N Le public efl le .. vous importune*

Adieu J ménagez-moi ma petite fortune :

Je ne vous parle point de mon rem .-rament ;

Je ferai mon devoir, n'en doutez nullement

En montrant Monfieur de Boijluifant. Si Monfieur vous elt joint de lang , ou d'alliance , Il peut hâter l'effet de ma reconnoilTance.

O R O N T £. Comment ?

B O N I F A C E.

Vous voyez bien qu'il ne peut aller loin j ÏI va de mes billets avoir bientôt befoin : Et j'aurois un plaifir, que je puis dire extrême, De pouvoir, pour Monfieur, les imprimer moi-même. A tel prix qu'il voudroit, il auroit les meilleurs j Et s'il perdoit la vie , il gagneroit d'ailleurs. Je m'oblige de plus, lorlque vous rendrez l'ame, De les fournir gratis pour vous, & pour Madame. Mourez quand vous voudrez, ck comptez là-deifus.

SCENE V I I L

ORONTE, Mr. DE BOISLUISANT, CÉCILE i LISETTE, MERLIN,

ORONTE.

D

Es fottifes d'un fat vous me voyez confus. Viftime du Public , le Mercure rr.'expcfe A la nécellité d'écouter toute chofe : Mais pour nous dérober aux furprifes des fots, Dans mon appartement nous ferions en repos. Entrons. D'être débout, à la fin on fe laffe.

Mr. DE BOISLUISANT. C'eiî vous incommoder.

ORONTE.

Non , c'eft me faire grâce ; Ne la différez point. Entrez , Madame.

Mr. DE BOISLUISANT.

Entrons. D'un deffein que j'ai fait nous nous entretiendrons. O R O N T H à Merlin.

Merlin , voilà ma bourfe , & je connois ton zèle ; Donne-m'en , je u prie, une preuve nouvelle.

Deux ou trois confitTeurs fo tDC proches voifins, De ce qu'ils ont de b >n , tais emplir deux baiïïns.

MERLIN. A montrer mes talens l'oecafion efi belle. Sç-'.voir ferrer la roule efi un art où j'excelle. Secrétaire bannal , je m'en vais elïayer, Puifqu'il me met en œuvre , à m'en faire payer.

Fin du fécond Atie.

A C T E I II

ati pnjj—ÉMMB—pi

SCENE PREMIERE.

Mr. DE BOISLUISANT, ORONTE. Mr. DE BOISLUISANT.

Ui, Monfieur, c'eft fans fard qu'avec vous je m'ex* plique , il n'eft rien de plus propre & de plus magnifique : Je connois quatre Ducs, & plus de vingt Marquis, Qui n'ont pas, à mon gré, des meubles plus exquis. Je n'ai vu que

miroirs, que pendules , que luftres , Que tableaux , mis au jour par des Peintres illuftresj Et ce qui m'a furpris, une coïation , Où la délicatefle & la profufion.—

ORONTE. Eh ! de grâce , Monfieur, un peu plus d'indulgence» J'ai fans doute abufé de votre complaifance. Je vous en fais exeufe, & vous conjure.

Mr. DE BOISLUISANT.

Hé bien, Puifque vous le voulez , je n'en dirai plus rien. Difons un mot-ou deux fur une autre matière. Je vous ai là dedans ouvert mon ame entière. Vous fçave? !e penchant qui m'entraîne vers vous, Et ma filU . en un mot, n'eft plus fi près de nous; Peut-être que contraint par l'afpcâ de Cécile, Uq refus à fes yeux vous ftmbloit difficile :

COMEDIE, 2j

Pendant que votre aveu petit être retradté , Ne vous contraignez point ; parlez ui liberté. Dites-moi franchement fi votre cœur chancelle.

O R O N T E, Tout ce qu'on peut fentir, rrvon cœur le fent pour elle, Charmé de vos bontés , comme ck les attraits, A vous plaire , à l'aimer, je borne mes fouhaitsj Et quoique mon amour ne ralle que de naitie , II eft dans un état à ne pouvoir plus croître. Puifqu'à aie rendre heureux vous vous intéreflez,

Je vous donne ma foi que jamais.

Mr. DE B Û 1 S L U 1 S A N T.

C'eft alTez. Vous pouvez librement entretenir Cécile, Penlant une heure ou deux que je vais par la Ville: J'aime mieux la lailTer à vos loins obligeans, Qu'en un Hôtel garni, rempli de mille gens. Pénétrez fi pour vous elle aura le cœur tendre: Quand j'aurai fait mon tour, je viendrai la reprendre. Adieu. Si vous m'aimez, traitez-moi fans façon.

SCENE IL

LISETTE, CÊCILE.ORONTE, LISETTE.

M

.Onfieur de Boifluifant eft-il dehors ? O R O N T E.

Oui. LISETTE.

à Cécile. Bon.

U eft forti, Madame ; avancez.

O R O N T E.

Ah, Madame , Je puis donc , à la fin, vous parler de ma flamme : Je puis, dans- les tranfports dont je fuis animé, M'expliquer fans contrainte aux yeux qui m'ont charmé. Mon aimable Cécile !

CÉCILE. Hé bien, mon cher Oronte ? O R O N T E. M'aimez-vous toujours ?

CÉCILE. Oui, j'en fais l'aveu fans honte.

Si j'ai quelque chagrin dans cet heureux inflant, C'tft d'abufer mon père , & de lui devoir tant. Prévenu , comme il eft, pour l'Auteur du Mercure, Nous pardonnera-t-il cette douce impolture ? Je crains.——

LISETTE. A cela près , hâtez le conjungo. Tous deux jeunes, bien faits , vous vivrez à gogo. Qu'eft-ce que votre père, après tout, pourra dire? N'êres-vous pas foumife à tout ce qu'il defire? C'efi: lui qui, dans ce lieu , vient de vous amener ; A Monfieur, qu'il y trouve, il prétend vous donner ; Loin de blâmer lbn choix, vous en êtes contente } Et vous topez à tout, en fille obéiffante. Etes-vous obligée à fçavoir fi Monfieur Eft Auteur véritable, ou bien façon d'Auteur? Vous foupçqnnera-t-il d'être d'intelligence?

CÉCILE. Oronte là-deffus ne dit point ce qu'il penfe.

ORONTE Je penfois être aimé plus que je ne le fuis, Madame.

CECILE. Je vous aime autant que je le puis, Vous n'en pouvez douter fans me faire un outrage : Et comment feroit-on pour aimer davantage?

ORONTE. Hé bien fi vous m'aimez , n'appréhendez plus rien ; Le relie me regarde, & j'en ibrtirai bien. Qui n'eût pas accepté, comme je viens de faire, L'ineftimable bien que m'offre votre père ? Folioit-iî renoncer à vos divins appas , Parce qu'il me croyoit ce que je ne fuis pas ? Et lorfqu'il fera tems que je le défabufe, N'êtes-vous pas, Madame , une affez belle excufeS Repofez-vous fur moi de tout l'événement.

LISETTE. J'entends monter quelqu'un , parlez plus doucement,

CECILE. Dame paroîf, dont j'admire la mine; Elle a grand air.

'ê'o me d it: k\

SCENE III.

CLAIRE, ORONTE, CECILE, LISETTE. O R 0 N T E.

V-TEft vous, ma charmante coufine ? A quand la noce *

CLAIRE. A quand .? Tout eft rompu.

ORONTE.

Comment?

CLAIRE. Peut-on fe marier quand on n'a plus d'amant ?

ORONTE. Parlez moi fans énigme ;êtes-vous marie'e ? Répondez.

CLAIRE. Non , vous disje , on m'a répudiés» Je viens en avertir mon coufin Licidas.

ORONTE. Vous aurez le chagrin de ne le trouver pas. Il eft à Saint Germain , pour quelque jours peut être , Et de tout ion logis il m'a laifle le maître. Voyez , en Ton ablence , à quoi je vous fuis bon; J'aurai le même zèle, ayant le même nom ; Et cette Dame enfin , que j'èftime & refpetté , Ne doit, ni vous gêner, ni vous être fufpeôe : Elle entre comme moi dans tous vos intérêts. J'en fuis fur.

CLAIRE. Mon coufin , je n'ai point de fecrets. On m'avoit accordée à Moifieur de la Motte: Il en eft de moins fous que je crois qu'on garotte, Dénué de cervelle , il fait l'cfprit profond, Ne,s'habille jamais comme les autres font ; Et pour tout dire enfin , il femble qu'il fe pique D'être, dans fon efpéce , tin animal unique. Mais comme il eft fjrt riche , & que j'ai peu de bien , Oii lui promit ma foi fans que j'en fçufle rien. La femaine paflee, avec une comp; ;ne, Je fus voir au Piefiîs fa maifon de Campagne : Je fis, pourTobliger ; cette dt Et ce l'a; de fon mieux qu'il nous y régala.

Comme Jeudi dernier j'étois un peu ;ualad Seul, mon bourru d'amant tut à 'a promenade î Je ne fçais 1i c'eit la qu'on m'a vola mon coeur i Mais quand ii en revint , je le trouvai rêveur. Le fjir , en confidence , il me dit que fon âge N'éfoit plus guère propre au joug du mariage ; Qu'il avoit cinquante ans, ôc qu'avec un vieillard, L'himen de fes plaifirs me f. roient peu de part. Le lendemain matin , fans gaider d. mefure, ïl revint brufquement me parler de rupture; Et pour le méprifer, comme il me méprifoit, J'acceptai fur le champ ce qu'il me propofoit, Voilà ce que je fçais , fans en fçavoir la caufe.

CÉCILE. Perdre un pareil amanr, c'eft perdre peu de chofe»

LISETTE. B.lle , b»en faite ,' jeune , & fans aucun défaut, Un homme à cinquante ans n'eft pas ce qu'il vous faut. Qu'en feriez vous \ A vingt la refTource eft plus grande.

CL AIRE. Il m'a fait un préftnt, qu'il faut que je lui rende.

O R O N T E. Puifqu'il rompt fans fujet, je n'en fuis pas d'avis. Et de combien eft-il ?

CLAIRE De deux mille louis» O R O N T E. Il vous les a donnés?

CLAIRE. A moi-même en perfgnne. O R O N T E. Le bien le mieux acquis eft celui que l'on donne. Ils font à vous.

LISETTE. Pour moi, je ne les rendrois pas. CLAIRE. Il va , je crois, monter\je l'ai laifle là-bas. Je l'entends.

O R O N T E. Croyez-vous qu'il en aime quelqu'autre î CLAIRE. Je ne fçais.

SCENE JV

COMEDIE. i2

SCENE IF.

Mr. DE LA MOTTE, CLAIRE, ORONTE, CÉCILE, LISETTE.

ORONTE.

OErviteur , Monfieur.

Mr. DE LA M o T T F.

Et moi U vôtre. ORONTE. Le bonheur de vous voir m'cft un plaifir bien doux.

Mr. DE LA MOTTE. D'où vient ?

ORONTE. Mademoifelle eft ma coufiné. Mr. DE LA MOTTE.

A vous? Tout de bon ?

ORONTE. Oui, Monfieur. Mr. DE LA MOTTE.

J'en fuis vraiment bien aife, ORONTE. Et moi, je fuis ravi, Monfieur , qu'elle vous plaife. Quel jour avez-vous-pris pour un himen fi beau ?

Mr. DE LA MOTTE. Bon!la paille eft rompue, & tout eft à veau-1'eau. Vous le fçavez fort bien, fin matois que vous êtes.

ORONTE. Vous, Monfieur, fçavez-vous quelle faute vous faites l

Mr. DE L A M O T T E. Et oui : par cet himen, je m'e'tois figuré Que j'aurois des enfans qui m'en fçauroient bon gré: J'entends, par des raifons que moi même je forge, Que ma poftérité fe plaint que je l'égorgé j Et frappé quelquefois par de trilles accens, Je penfe maffacrer de petits innocens. Mais tout dût-il crever, que tout crève, n'importe; La raifon oppofée eft toujours la plus forte.

ORONTE. Et quelle eft; la raifon qui vous fait héfiter, Monfieur ?

CÉCILE. Mademoifelle eft-eile à rebuter?

E

5| LE MERÏVRÈ GALANTi

CLAIRE.

Ai-ie par ma conduite attiré votre haine ?

Mr. DE LA MOTTE. Je n'ai rien à répondre , & c'eft ce qui me gêne.

O R ON TE. Croyez-vous que fon fang Toit indigne de vous %

CÉCILE. A-t-elle quelque amant dont vous foyez jaloux i

CLAIRE. A vos yeux détrompés ne parois-je plus belle? Mr. DE LA MOTTE. Ce n'efl point tout cela, ma chère Demoifelle.

O R O N T E. Vous a-t-el!e engagé par d'indignes moyens?

CÉCILE. Vous a-t-on déguifé fa naitfance & fes biens ?

CLAIRE. Ai-je trahi la foi que je vous ai donnée ? ,

Mr. DE LA MOTTE. Non , vous êtes en tout bien conditionnée ; Belle, fage, fidellc ; & malgré tout cela, Il plaît à mon deftin que je vous plante-là. Lailfez-moi, pour raifon , m'exeufer fur mon âge, Et ne me forcez pas d'en dire davantage.

CLAIRE. Non , Monfieur, dites tout, ne foyez point contraint. Vous lauTez des foupçons dont ma vertu fe plaint.

O R O N T E. Elle a raifon ; parlez : que voulez-vous qu'on penfe ?

Mr. DELA MOTTE. Mais je vais l'offenfer fi je romps le filence. Pour n'en pas venir là, je fais ce que je puis. Rendez-moi feulement mes deux mille louis , Et bon jour.

CLAIRE.

Pour cela , c'eft un autre chapitre , Je les prétends à moi par un aflez bon titre j En m'en faifant un don , vous en fîtes mon bien. Mais vuidons l'autre affaire, & ne confondons rien. Dufiiez-vous m'otfenfer, expliquez-vous.

O R O N T E.

Sans doute. Je fçaurai de Monfieur quel affront il redoute: Il ne fortira point qu'il ne m'ait convaincu.——

Mr. DE LA MOTTE. Puifquil faut m'expliquer, je crains d'être cocu.——

COMÉDIE. 3 ç

CLAIRE. Impudent !

O R O N T E, Supprimez ces difcours téméraires.

Mr. DE LA MOTTE. Mon prétendu coufin , chacun fçait fes affaires. Pouvez-vous m'empêcher d'avoir peur? CÉCILE.

C'eft à tort. Mademoifelle efl fage , a de l'honneur.

Mr. DE LA MOTTE. D'accord. O R O N T E. Ses manières, fon air , fa pudeur naturelle, Ce font des cautions qui vous répondent d'elle.

Mr. DE LA MOTTE. Elle a plus de vertus encore que d'appas; C'eft, je crois , dire affez qu'elle n'en manque pas. De quelque autre que moi qu'elle foit la conquête, Des dangers de l'himen je garantis fa tête : Mais tout ce que j'entends, & tout ce que je vois, Pour m'appeller cocu femble prendre une voix. Ecoutez quatre mots, fans aucune incartade , Et traitez-moi de fou fi j'ai l'efprit malade. Ce fut Jeudi dernier, que l'enfer en courroux, Du plaifir que j'aurois fi j'étois votre époux , Déchaîna contre moi tout ce qu'il crut capable De pouvoir me contraindre à me donner au diable. Ce jour-là , que depuis j'ai maudit mille fois, Ayant beaucoup marché fans deffein & fans choix, Je fus me repofer vers des bornes de pierre , Qui d'un jaloux voifin ont féparé ma terre, Pour rêver à mon aife au moment bienheureux Où l'amour , dans vos bras, rempliroit tous mes voeux. A peine étois-je afïis fur une de ces bornes , Que deux gros limaçons me préfentent les cornes : Plus je donnai de coups pour les faire rentrer, Plus ils prirent de peine à me les mieux montrer; Et de leur infolence ayant pris quelque ombrage , Je me levai fur l'heure , & les tuai de rage, Etant perfuadé qu'à moins d'un prompt trépas, Les affronts à l'honneur ne fe réparent pas. Je venois en héros de venger mon injure , Quand par méchanceté, pour confirmer l'augure, Un miférable oifeau penfa me rendre fou , A force de crier coucou , coucou , coucou. Enragé contre lui, mon fufil fur l'épaule,

Eij

J'entre dans ia co.et, Cx j- chciche le drôle, Fortement réfoiu , pour veiiger i?;es loi pçons , De lui faire éprouver le fort des limaçons.. Mais , zelte. Le coquin , de branchage en branchag*, De fon maudit coucou redoubla le ramage , Et qua<re coups en l'air, loin de l'épouvanter , Loi feivirent d'appas pour le taire chanter, limaçons' & coucou , mon âge & votre fexe, Tout rendoit à l'envi ma pauvre ame perplexe , Loifque dans mon chemin , & prefque lous mes pas, Je trouve un bois de cerf fiaichement mis à basj Et vois un peu plus loin cette maligne bête , Qui fembloit m'annoncer que c'étoit pour ma tête v Vous en aure\ menti , malheureux animaux , Je rendrai malgré vous tous ces préfages faux, M'écriai-je ; & fouddin je gagnai ma

chaumière , Sans vouloir regarder , ni devant , ni derrière. Ainfi , vous avez beau mjnaser , ou prier; Qui diable après cela voudroit fe marier ?

O R O N T E. Eh! Mcnfieur , donnez-nous de raifons plus honnêtes. Ma confine eft croyabl; un peu plus que vos bêtes : Et c'eft de fa vertu faire trop peu de cas , Que de les vouloir croire , & ne la croire pas. Je fuis las de fouffrir uu fi cruel outrage.

M. DE LA MOTTE. Je vous ai déjà dit que je la crois fort fage ; Mais fi l'aftre s'en mêle , & veut me voir cocu , Penfez-vous que par elle il puifle être vaincu l Ce qu'avec un autre homme elle auroit d'innocence , Deviendra contre moi fidèle à l'influence ; Et moins par fon penchant, & pour remplir mon fort,Je me verrai cocu , fans qu'elle ait aucun tort. Je veux de ce malheur fauver Mademoifelle ,Elle me touche alTez pour ne vouloir point d'elle ; S'il faut être cocu , c'eft par un autre choix Que je veux relïèmbler à tous ceux que je vois ; Pour l'honneur de mon front , & de votre mérite, Rendez-moi mon argent , & fortons quitte à quitte.

O R O N T E. Puifqne , par ces aifons, Monfieur eft convaincu Qu'on lui rendra Jufiice en le faifant cocu, La rupture qu'il cherche eft une preuve infigne , Que de remplir fon tort , il ne vous croit pas digne» Vous n'auriez pas l'efprit de lui manquer de foi. FinhTez. Quel argent lui devez-vous?

COMEDIE, 37

CLAIRE.

Qui , moi ? Rien du tout.

M. DE LA MOTTE.

En trois mots, c'eU me payer ma fomme. CLAIRE. Que me demandez-vous î Parlez en honnête homme. Que vous dois-je ?

M. DE LA MOTTE.

L'argent que vous me retenez. Les deux milles louis que je vous ai donnez.

CLAIRE. A moi, Monfieur ?

M. DE LA MOTTE.

A vous j pourquoi tant de grimaces. CLAIRE. Lorfque je les reçus , je vous en rendis grâces ; Mais les ayant donnés , ils ne font plus à vous.

M. DE LA MOTTE. Je me flattois alors de me voir votre époux. Jamais félicité ne me parut plus haute.

CLAIRE. Si vous ne l'êtes pas , Monfieur eft-ce ma faute ? Tous les dons qu'en m'aimant vous pouvez m'avoir faits ; Me font trop précieux pour les rendre jamais.

CÉCILE. Ce refus obligeant que fait Mademoifelle, Marque , pour un vol2ge , une bonté nouvelle : Retenir vos préfens , c'efi: vous aimer encor.
M. DE LA MOTTE. Je renonce à l'amour qu'on vend au poids de l'or; Quand je fis ce préfcnt , elle m'éloit acquife ; Je n'ai fait avec elle aucune autre fottife : Demandez-lui plutôt fi jamais.—

O R O N T E.

Ecoutez , (Auffi-bien fuis-je fur que vous vous en doutez) C'eft par mon ordre exprès qu'on n'a rien à vous rendre •, Et fi vous l'ignorez , je veux bien vous l'apprendre ; Epoufez ma coufine , ou ne prétendez pas. —

M. DE LA MOTTE. Quand je ferai cocu , qu'il fera bien plus gras ! Sçachez, petit coufin , qui , par votre menace, Prétendez m'ajouter aux cocus de ma race, Que malgré mon étoile , & malgré vos leçons, Je veux faire mentir Cerf, Coucou , Limaçons , Et fuir le mariage un peu plus que la pefte.

35 LE MEKCVKE GALANT;

Licidas à l'inflant va décider du refte :

Nos communs intérêts font remis en fa main j

N'efl-il pas ici ?

O R O N T E. Non , il eft à Saint Germain. M. DE LA MOTTE. Pour long-tems ?

O R O N T E. On ne fçait. M. DE LA MOTTE.

Attendons qu'il revienne : Il entendra plaider votre caufe & la mienne. De mes prétentions, quel que foit le fuccès , Ne me pas marier , c'eft gagner mon procès, Combien devant nos yeux en voyons-nous paroître, Qui , pour bien plus d'argent, voudroient ne le pas être? Tant ils font aflfurés de trouver au logis , Ou leur femme qui gronde, ou quelquefois bien pis. Serviteur.

SCENE V.

CÉCILE, ORONTE, CLAIRE,LISETTE. CÉCILE.

G

Uel amant pour une belle amante !

LISETTE. Je n'en youdrois point, moi, qui ne fuis que fervante : Ou fi jétois réduite à cette extrémité , Je crois que fon Coucou diroit la vérité.

ORONTE. Confoîez-vous, counne , il en viendra queîqu'autre. Appreniez mon deftin, puifque je fçais le vôtre. Je vous prie, à mon tour, de ma noce. CLAIRE.

Comment ?

ORONTE. Nous fommes mieux unis que vous & votre amant. Ma maîtreffe , ni moi, nous ne voulons pas rompre. Mais j'apperçois quelqu'un qui nous vient interrompre. Paflez dans l'autre chambre, où bien-tôt je vous fui.

€ 0 M E D I E. 35)

amtmmmmmmmtmtmmmÊmmmmmmmtm

SCENE VI.

DU MESNIL,ORONTE.

DU M E S N I L.

1YJ Onfieur, je fuis perdu fi je n'ai votre appui. O R O N T E.

Qu'efl-ce, Monfieur ? Parlez , quel fujet vous oblige. —■

DU MESNIL. Si je n'ai votre appui, je fuis perdu vous dis-je.

O R O N T E. Vous eft-il arrivé quelque accident fâcheux ?

DU MESNIL. Il neft point fous le Ciel d'homme plus malheureux.

O R O N T E. Avez-vous fur le bras quelque méchante affaire ? Etes-vous affalîin , empoifonneur , faulfaire l Etes-vous pourfuivi des Archers ?

DU MESNIL.

Moi , Monfieur ! Ai-je l'air d'un fautfaire , ou d'un empoifonneur ?

O R O N T E. Vous a-t-on dérobé quelque fomme un peu forte ?

DU MESNIL. Non, Monfieur.

O R O N T E. N'eft-ce point que votre femme eft morte? DU MESNIL. Et fi c'étoit cela , ferois-je malheureux ?

O R O N T E. Dites donc quel obftacle eft contraire à vos vœux. J'écoute ; mais fur-tout , point de longues harangues.

DU MESNIL. Forces gens à Paris enfeignent quelques langues, Celui-là, l'Efpagnol, celui-ci, le Latin; Et fans autre fecours, ils fubfiftent enfin. J'en connois deux ou trois tellement à leur aife, Que depuis quelque tems ils ne vont plus'qu'en chaifei Et cherchant un emploi que l'on ne peûtm'ôter, Je crus, pour m'enrichir, les devoir imiter-, Je pris, dans un Fauxbouig , une maifon fort grande, Et mis un écriteau pour la langue Normand.' ; M'otfrant de l'enfeigner avec adeuion,

A qui voudroit l'apprendre en la perf^ftion. Pendant le premier mois, il ne me vint perfonne.

O R O N T E. Quoi ! pas un écolier ?

DU M E S N I L. Pas un. ORONTE.(

Je m'en étonne, Un fuccès plus heureux devoit fuivre vos foius. Le fécond mois, fans doute, aila bien.'

DU M E S N I L.

Encor moins, Pour me manifefter, tant aux pauvres qu'ai-x riches} Ces deux mois écoulés, j'eus recours aux affiches : Et pat tous les endroit- où j'étois affiché, Je voyob, en fartant, force monde attaché : J'en conçus d. la joie ; ck la choie érant fçue, Je me tins aifuré d en avoir bonne iflue, Et crus que nia mailon créveroit d'écoliers, Mais le troifiéme mois eut le fort des premiers: Pas une ame ne viiit. Je difois en moi même, En fongeant que'quefois à mon malheur txtrême, Tous les gens de Commerce ont affaires à Rouen, ABayeux, à Fàlaife ^ à Dieppe, au Havre, à Ca'én; Peu de gens ont affaire « Florence, à Venife, Et c'ejl par conjéquent une grande fottife , D'ignorer le Normand , 6- de fçavoir fi bien L'extravaguant Jargon qu'on nomme Italien. L'un ejt infructueux, &< l'autre fort utile. Comme on a, vers l'efpotr, une pente facile, Je me flattois alors, & même avec excès, Qu'à la fin mon deflein auroit un grand fuccès; Je faifais afficher de nouveau : mais ma peine; Pendant quatorze mois, a toujours été vaine ; Et quoique certe langue ait de particulier, Je n'ai pas eu l'honneur d'avoir un écolier. Le croiriez-vous ?

O R O N T E.

Moi ? non ; cela n'efl pas croyable.

DU M E S N I L. Rien n'eft plus vrai pourtant, ou je me donne au diable; Pas un feul n'a paru pendant quatorze mois : Tant il eil vrai qu'en France on fait peu de bons choix.

O R O N T E. Et que puis-je pour vous en femblable occurrence, MonfieuH

D J M E S N I L.

Réprimander la NobLik de France, Qui parle Italien , Elpagnol, Allemand, Et qui ne peut parler le langage Normand , Qui fçait parfaitement deux ou trois langues mortes, Et qui n'en feait pas une ufitée à fes portes ; Qui, fans avoir dédain d'al:er jamais fort ioin , Des pays étrangers apprend le baragouin ; Et qui, par un,- . rreur qje le bon Icns condamnée Aime mieux Signorji, que voire ou Dieu me damne* Vous Voyez cependant quelle comparaison?

O R O N T E. ïl eft vrai, je vois bien que vous avez rai/bn* Mais comme à ce deffetn la fortune s'oppofe, Je vous couleillerois de tenter autre chofe ; Quand on veut le tirer d'un fâcheux embarras, Il elt bon qu'avec elle on ne s'obiiine pas. Croyez-moi, faites choix de quelqu'autre exercicei

DU M E S N I L. Non, Monfieur, tôt ou tard on me rendra juftice* De quoi que Ton le mêle, en un même quartier > Quarante quelque fois font d'un pareil métier, Et par cette raifon , que je crois pertinente, Ce qu'un feul gagneroit fe partage à quarante : Mais par 1'hcuuux effet de mon invention , Je fuis feul à Paris de ma protvlîion. Publiez mes talens dans le prem er Mercure* Si le Roi, par bhizard , en faifoit la lecture , Bien faifant comme il eftpar inclination, Doutez-vous que bientôt je n'euflfe penfion i Comme de mes pareils la nature eft avare , On a quelques ég irds pour un homme fi rare.

O R O N T £. Pour rare , il eft certain : on ne peur l'être plus*

DU M E 5 N l L. Me louer devant moi , c'ert me rendre confus : "Je fuis déconcerté d'une louange en face ; Et votre honnêteté me fait quitter la placeAdieu : le mois prochain , pariez fi bien de moi , Que de voir mon vifage , il prenne envie au RoL C'eft la grâce qu'efpère & que vous recommande Du Mefml , Profelïeur de la langue Normande*

O R O N T E , feul. Jufie Ciel ! que ces fous, qui fatiguent mes yeux j Volent à mon amour de momens précieux !

Fin du troijîcme Acte*

ACTE IV

SCENE PREMIERE.

CLAIRE, ORONTE.

D

CLAIRE.

Emeurez , mon coufin , vous avez compagnie. Je vous quitte aujourd'hui de la cérémonie.

ORONTE. Et moi, qui fuis ravi d'accompagner vos pas, L>e votre fentiment je ne vous quitte pas : Vous avez à loifir parcouru ma maîtrefTe; Et vous jugez de tout avec délicateife ; Comment la trouvez vous ? Ai-je fait un bon choix?

CLAIRE. Elle eft belle, à mes yeux, jufques au bout des doigts. Sont teint, fon air, fa taille, en un mot, tout m'enchante; Et de la tête aux pieds, elle efl toute charmante. Jamais, d'un pareil choix, on ne peut vous blâmer. Eh .' comment feriez-vous pour ne la pas aimer ? Un homme qui paroît m'empêche de pourfuivre : Adieu. Je vous défends de fonger à me fuivre, Un pas que vous feriez me mettroit en courroux.

SCENE IL

ORONTE, DU PONT. DU PONT.

\£ Ue n'ai-je le bonheur d'être connu de vous, Monileur .' vous n'auriez pas attendu ma prière pour célébrer mon nom , & ls mettre en lumière.

<f O M E D I E. 4j

O R O N T E. Le mérite me charme ; & pour le publier, Je n'entends point, Monfieur, qu'on m'en vienne prier. C'eft de tous les plaifirs le plus grand que je goûte.

DU PONT. Publiez donc le mien. Je guéris de la goûte.

O Pv O N T E. De la goûte , ah Monfieur, l'admirable fecret ! Eft-ilfûr?

DU PONT. En fix mois, j'en ai guéri dix-feDt.

O R O N T E. Que vous allez jouir d'une haute fortune ! Ce ne font point de gueux que ce mal importune. Je fçais un Prince , un Duc , un Comte, & deux Marquis i Qui donneroient beaucoup pour en être guéris. A quoi, mon cher Monfieur, puis-je vous être utile?

DU PONT. A répandre mon nom à la Cour, à la Ville. Faute d'être connu , je perds des millions. Publiez qui je fuis. Publiez.

Q R O N T E. Publions; J'y confens. Mais, Monfieur, la moindre de vos cures, Doit faire plus de bruit que cinquante Mercures : Et tant d'hommes guéris parlent fi haut pour vous.

DUPONT. Si j'étois plus heureux , ils en parleroient tous, Il eft vrai. Mais, Monfieur, quelque foin que je prennei Un deftin envieux empoilonne ma peine. Tous ceux que je guéris, la mort les prend.

O R O N T E.

Tant pis.

DU PONT.

Ce n'eft pas , grâce au Ciel, qu'ils ne foient bien guéris, Mais lorfqu'en bon état j'ai mis une perlbnne, Je ne puis empêcher que le Ciel n'en ordonne.

Quand il lui phi: qu'on meure , il faut que cela foit. J'en ai vu de mes yeux la preuve fur dix-f.pt ; lis le portoient fort bien quand ils font morts.

O R O N T E.

Je iure. Que j'aurai du plaifir à vous mettre au Mercure. Un hoir.me comme vous eft alTez fingulier, Pour ne pas avoir peur qu'on le puilïe oublier. Votre gloire ira loin , je n'en fais aucun doute.

Fij

Puiffii'Z vous quelque jour avoir gravelle , ou goûte; Vous feriez par mes foins, mon zèle, & mes travaux» En quatre jours , au plus, guéri de tous vos maux.

O R O N T E. Je le crois,

DU PONT. Trouvez bon, en faifapt mon éloge , Pour l'intérêt public, d'enfeigner où je loge: Je vous laiffe un billet qui vous en inftruira, Et le corps des goûteux vous en remercîra.

O R O N T E feuL Jnmais profeffion ne fut plus fatigu.nte. J'y renonce.

(■ni 11111111 Un" MmmÊmumm^fmmfi

SCENE lit

Madame DE CALVILLE, ORONTE, Madame DE CALVILLE en deuil.

Onfieur, je fuis votre fervante. Je vous fuis inconnue, & redevable. O R O N T E

A moi, Madame ?

Madame DE CALVILLE, Oui, Monfieur, à vous-même. O R O N T E.

Et de quoi ? En quelle occafion la fortune propice M'a-t-elle offert l'honneur de vous rendre fervice ?

Madame DE CALVILLE. En trois occafions, où vous avez appris , Mais galamment, la mort de trois de mes maris. En lifant ces endroits, j'eus un plaifir extrême. Et comme je fi; hier enterrer le quatrième, J'offre cette matière à votre heureux talent, Pour en faire un article au Mercure Galant. Je lui dois de mes feux cette marque fidèle.

O R O N T E. Pour un mari défunt, c'eft montrer bien du zèle. Je ne m'étonne pas, après cette action, Qu'on brique avec chaleur votre polïeiïion. A votre âge, Madame , être quatre ibis veuve.,

COMEDIE. 4Î

C'eft , de votre mérite , une aifez grande preuve. Sur un fi bel emploi l'on fe doit écrier.

Madame D£ CALVILLE. On me parle déjà de me remarier: Mais je tiens au défunt par de fi fortes chaînes, Que l'e n'y veux penfer de plus de trois femaines. Il verra fi pour lui mes feux éroient conltans.

O R O N T E. Quoi î vous vous refoudfez à pâtir fi long-tems, Madame ? Je vous plains :cet effort efi pénible.

Madame DE CALVILLE. J'aimois feu mon mari; l'amour rend tout pollîble.

O R O N T E. Qui croiroit qu'une Dame aulîi jeune que vous, Eût eu le déplaifu de perdre quatre époux l Comment ont fait vos yeux pour confervt-r leurs charmes, Apres s'être occupés à veifer tant de larmes.' Voir mourir ce qu'on aime eft un fort fi fatal.Madame D E CALVILLE. De tous les maux du monde il n'en eft point d'égal. Il faut, pour en parler, en avoir fait l'épreuve. J'avouerai cependant, moi qui fuis Couvent veuve, Qu'au lieu de quatre fois, j'aime mieux 'ferre neuf, Que d'avoir le chagrin de faire un mari veuf". Je fçais bien , au lurpîus , ce qu'il faut que je falTe : J'ai pleuré le défunt avec aflT.z de grâce : Pendant qu'il fe mouroit, ridelle à mon devoir, J'apprenois à pleurer devant un grand miroir. Pour pleurer un mari d'une manière honnête, Il faut négligemment fçavoir pencher la tête j Avoir la

gorge nue, & lailTer à deffein Couler par-ci, par-là, des larmes fur fon fein; Eviter les hauts cris que la canaille jette ; Avoir un air fiupide, une dou'eur muette ; Regarder fon malheur avec rranquill.té; Voilà comme l'on pUure en gens de qualité : Mais fi quelque Bourgeoife , ou fimple Demoifelle , Olbit pleurer de même , on fe moouerroit d'elle.

O R O N T'E. Pour avoir le plaifir d'être pJeuré de vous, On va briguer l'honneur de mourir votre époux. Comment le nomrnoit-on?

Madame DE CALVILLE. Le Comte de Calville.

O R O N T E. Je vais marquer fa mort du plus fublime fiile ; Vous ferez au Mercure avec dillinction.

Madame DE CALVILLE. Marquez y bien l'excès de mon affliction, Comme une tourterelle à tout moment je pleure. Si je me remarie , & que mon mari meure , Je viendrai vous l'apprendre, & n'y manquerai pas.

O R O N T E feul. Que l'Auteur du Mercure a de fous fur les bras! Mais pendant qu'en ce lieu je me trouve tranquille, Mon cœur impatient de rejoindre Cécile.' Ciel ! ou vient mettre obflacle à mon empreffement.

SCENE IV.

OR I ANE, ORONTE, ELISE, O R I A N E.

Onfieur, vous allez faire un mauvais jugement, Sans doute.

ORONTE. Moi, Madame ? En tout ee que vous faites, Vous n'avez point de peine à montrer qui vous êtes: On découvre d'abord un mérite fi grand.—

ELISE. Nous fçavons bien, Monfieur, que vous êtes galant. On ne voit point d'écrits comparables au vôtres. Que d'éloges charmans coufus les uns aux autres ï Vous louez avec grâce, il le faut avouer.

ORONTE. D'agréables objets fan aifés à louer : Vos manières, votre air.—

O R I A N E.

Brifons-là, je vous prie, La louange affe&ée eft une raillerie. Tirez-nous feulement d'une groffiere erreur, Qui me fait tous les jours brouiller avec ma fœur. Si-tôt qu'un mois commence, on m'apporte un Mercure. C'eft mon plaifir d'élite, & ma chère lecture \ Et depuis qu'il paroît, ce qui m'en a déplu, C'eft qu'il eft trop petit, & qu'on l'a trop tôt lu. Mais v.i\ des plus charmans que l'on vous ait vu faire, C'en oie un où j'ai vu le grand art de fe taire; Art qui, pour notre fexe, eft plein d'utilité , Et dont ma fœur & moi nous avons profité. toutes deux purifié nos âmes

€0 ME D I E. 4/

D'un défaut qui, par tout, deshonore les femmes; Et nous faifons un vœu qui, fans doute, tiendra, De ne parler jamais que lorfqu'il le faudra. N'eft-il pas jufte auffi que des;, femmes fe taifent* Leurs difcours éternels fatiguent & déplaifent ; Tout ce qui leur échappe eft de fi peu de poids , Qu'un filence modefte eft plus beau mille fois. S'il n'étoit des rubans, des jupes, des dentelles , Tant que dure le jour, de quoi parleroient-elles l Je féche de chagrin lorfque j'entends cela.

ELISE. Et qui pourroit tenir à ces fottifes-là ! Eft-ce un fi grand effort qu'être femme & fe taire , Qu'aucune autre que cous n'ait encore pu faire î (Car ma fœur, franchement, nous pourrions avouer, N'étoit qu'il efi honteux de vouloir fe louer, Que l'on ne volt que nous fe faire violence, Et trouver du plaifir à garder le filence.) Mais je ne comprends point par quelle injufte loi Vous prétendez, ma fœur, vous mieux taire que moi. Depuis fix mois entiers que j'apprends à me taire , J'ai fait, pour réuiïir, tout ce que j'ai pu faire ; Et dans ce grand deflein, je vous fuis daflTez près , Pour devoir me flatter d'un fembiable progrès : Je confens, comme vous, que Monfieur en décide.

O R O N T E. Moi, Mefdames?

O R I A N E. Monfieur, foyez Juge rigide. Ma fœur, me voilà prête à vous faire un aveu

Que vous ne parlez point, ou que vous parlez peu :

Que vous avez fur vous un merveilleux empire ,

Que vous ne dites rien que vous ne deviez dire;

Que le don de vous taire eft l'effet de vos foins ;

Mais avouez aufïï que je parle encor moins ;

Si ce n'eft par devoir, que ce foit par tendrclle. ELISE.

Sur tout autre fujet vous feriez la maîtrelTe,

Ma fœur,- mais fur cela , ne me demandez rien,

Je donnerois pour vous tout mon'fang, tout mon bien ;

Mais je ne puis celer que la gloire m'eft chère.

Eh ! quelle gloire encor ? Etre fille, & fe taire;

Souffrez-moi votre égale, & par cette équité.— O R I A N E.

Non , ma fœur je ne puis fouffrir d'égalité.

Je parle moins que'vous, j'en fuis fûre.

E L i S E.

Au contraire, Si vous en jugrz bien, vous fçavez moins vous taire*

O H 1 A N E. Je vous appris cet art. Sans moi, vous l'ignoriez.

ELISE. Vous m'en avez appris plu-, que vous n'en fçaviez,

ORlANE. Monfi^ur e(l, fur ce point, plus éclairé que d'autres; Pnon->-le d'écouter mes raifons & les vôtres. Nous verrons fur le champ notre doute eclairci.

ELISEJ'en coijure Monfieur.

O R ï A N E.

Je l'en conjure aufiî. O R O N T E. Je me fais un bonheur du dwfîr de vous plaire? Mais comment, en parlant, montrer qu'on fçait fe taire l

O R I A N E. Ecoutez mes raifons; & j'efpere.— ELISE.

Ma fœur, Qui parle la première a le plus de faveur. Que dirai- je, après vous, fur la même matière 2

O R I A N E. L'une de nous, ma foeur, doit parler la première; Et par mon droit d'aîneiTe, il me femble devoir.—»

ELISE. La qualité d'aînée efr. ici fans pouvoir.

ORlANE. Quittez l'opinion où cette erreur vous jette ; Une aînée, en tous lieux, parle avant fa cadette.

ELISE. Je fçais bun qu'en tous lieux , & qu'en toute faifon, C'eft un droit de l'aînée alors qu'elle a raifon : Mais fi j'ai raifon, moi, qu'ai-je à faire de l'âge ?

ORlANE. Apprenez que, fur vous , j'ai ce double avantage -• Que l'âge & la raifon font pour moi contre vous ; Et que; votre fottife excire mon courroux. Vous croyez que par tout votre mérite brille.—

E L I S E. Ah .' que par le babil vous êtes encor fille, Ma fœur! Et que cet art, que vous citez toujours, A votre pétulence offre un foible fecours ! Vous me traitez de fotte; & par ce que vous faites, Je vois qu'au lieu de moi, c'elt vous-même qui l'êtes:

Et

Et cependant, nia foeur, quoique vous la foyez, Je ne vous en dis rien, comme vous le voyez. Je fçais dans quel refpett la cadette doit être.

O R I A N E L'aînée entre nous deux eft ailée à connoître. Vous avez quelque efprit , quelque rayon de feu, Mais pour du jugement, vous en avez fi peu , Qu'en voulant taire voir que vous fçavez vous taire ; Vous parlez aujourd'hui plus qu'à votre ordinaire.

ELIS E. Monfieur en eft le Juge, il n'a qu'à prononcer.

O R I A N E. J'ai la bonté' pour vous de ne l'en uas prelTer.

ELISE-' Pour comble de bonté, faites-moi grâce entière } Permettez qu'à Moniicur je parle la première.

O R I A NE. Vous, me faire l'affront de parler avant moi ! Vous ne le ferez point, & j'en jure ma foi.

ELISE. Ni vous auiïi, ma fœur, & j'en jure la mienne. Je vous interromprai, fans que rien me retienne.

ORONTE à Oriane. Madame.—

ORIANE. Non, Monfieur, je veux le premier pas* O R O N T E à Elife.

Madame. —

Si vous.

Croyez. —■

E L I S E;

Non , Monfieur, je n'en démordrai pas. O R O N T E û Oriane.

ORIANE. Je céderois à cette audacieufe ! O R O N T E à Elife.

ELISE. J'obéirois à cette imperieufe » O R O N T E à Oriane. Montrez-vous fon aînée, & confidérez bien.—

ORIANE. Pour la faire enrager, je n'épargnerai rien.

ORONTE à Elife Monttrcz-vous fa cadette?, & cherchez Une voie.*

ELISE. A la pontrequarrer je mets toute ma joie,

G

ORONTE. En vain, de vous juger, vous m'impofez la loi* Que fçais-je qui de deux parle le moins ? Toutes deux enfemble.

C'eft moi. O R I A N E. *Et par bonnes raifons, je m'en vais vous l'apprendre*

ELISE. Et pour en être infiruit, vous n'avez qu'à m'entendret

O R I A N E. C'eft moi qui, la première , ai formé le deflTein.

ELISE. J'ai, pour les grands parleurs , conçu tant de dédain.

O R I A N E. De captiver ma langue, & d'être diftinguée.

ELISE. Que du moindre difcours , j'ai l'ame fatiguée. O R I A N E. r fréquente , on admire ~% Pour peu qu'on me < ELISE. S cela.

t regarde , on devine j ORONTE. Vous taifez-vous fouvent de cette façon-là ? , ; Tout franc , je ne vois goûte en toutes vos manières.

O R I A N E. Je ne vous croyois pas- de fi courtes ^

ELISE. S lumières.

C'eft, pour un grand génie, avoir peu de 3

ORIANE. Pour juger qui de nous étoit digne du y

ELISE. S prix,

Vous ne deviez pas craindre en me donnant le 3

ORIANE. Je ne fçais que vous feul qui peut s' ^

ELISE. S être mépris, Que l'on vous foupçonnât de vous 3

Toutes deux. Adieu , Monfieur.

A peine l'une dcnne-t-eïlp le tems d'achever à Vautrtt

————fiiw mir i — ni i i

SCENE IV

ORONTE, feul.

1VA A foi, voilà deux fœurs bien foies! Quel rapide torrent d'inutiles paroles , Pour me perfuad^r qu'elles ne parlent point ! Jamais extravagance alla-t-elle à ce point ? Et peut-on faire voir, par un trait plus fenfible, Qu'être fille & fe taire eft chofe incompatible ? A force de babil , elles m'ont enivré : Mais enfin , par bonheur , m'en voilà délivré. Holà , Merlin.

SCENE V.

MERLIN, ORONTE.

MERLIN.

M

Onfieur. ORONTE.

Mon cher Merlin , de grâce, Pendant quelques momens , occupe ici ma place. Ma Cécile m'appelle auprès de fes appas. Si l'on me vient chercher , dis que je n'y fuis pas.

M E^ R LIN, feul. Je me paflferois bien d'une pareille aubade ; Mais que veut ce Soldat.

SCENE VI.

LÀ RISSOLE, MERLIN. LA RISSOLE.

On jour , mon camarade} J'entre fans dire gare, & cherche à m'informer Où demeure un Monfieur que je ne puis nommer.

Gij

H LE MERCURE GALANT,

Elt-ce ici ?

M E R L I N. Quel homme eft-ce ?

LA R 1 S S O L L E.

Un bon vivant alaigre , Qui n'eft grand, ni petit , noir, ni blanc, gras ni maigre; J'ai fçu de fon Libraire , où lbuvent)c le vois , Qu'il fait jetter en moule un livre tous les mois; C'eft un vrai Juif-errant , qui jamais ne repole.

M E R L I N. Dites-moi , s'il vous plaît ; voulez vous quelque chofe* L'homme que vous cherchez eft mon maître. LA RISSOLE.

Ëft-UJài MERLIN.

Non.

LA RISSOLE.

Tant pis. Je voulois lui parler. MERLIN.

Me voilà , L'un vaut l'autre. Je tiens un regifhe fidèle, Où , chaque heure du jour , j écris quelque nouvelle : Fable , Hiftoire , Aventure ; enfin , quoi que ce foit % Par ordre alphabétique , eft mis en fon endroit. Parlez.

LA RISSOLE. Je voudrois bien être dans le Mercure ; J'y ferois, que je crois-, une bonne figure. Tour à l'heure , en buvant , j'ai fait réflexion Que je fis autrefois une belle aftion ; Si le Roi la fçavoit , j'en aurois de quoi vivre. La guerre eft un métier que je fuis las de fuivre. Mon Capitaine , inftruit du courage que j'ai , Ne fçauroit fe réfoudre à me donner congé. J'en enrage.

M E R L I N. Il fait bien : donnez-vous patience.— LA RISSOLE. Mordic , je ne fçaurois avoir ma fubfiftance.

MERLIN. Il eft vrai ; le pauvre homme ! il fait compafiion,

LA RISSOLE. Or donc , poar en venir à ma belle action , Vous fçaurez que toujours je fus homme de guerre, Et brave fur la mer, autant que fur la terre ; as fur un Vaifleau quand Ruyter fut tué , £t j w. fc , à la mort , le plus contribua ;

COMEDIE. S3

Je fus chercher le feu que l'on mit à l'amorce Du canon , qui lui fit rendre l'ame par force. Lui mort , les Hollandois fouflfrirent bien de mais ! On fit couler à fond les deux Vice-Amirals.

MERLIN. Il faut dire des maux , Vice-Amiraux , c'efl Tordre.

LA RISSOLE. Les Vice-Amiraux donc , ne pouvant plus nous mordre. Nos coups , aux Ennemis , furent des coups fataux ; Nous gagnâmes fur eux quatre combats navaux.

MERLIN. Il faut dire faîals , & navals , c'efl la règle.

LA RISSOLE. Les Hollandois réduits à du bifeuit de feiglc , Ayant connu qu'en nombre ils étoient ioégals , Firent prendre la fuite aux VaifTeaux principals.

MERLIN. Il faut dire ine'gaux /principaux c'efl le terme.

LA RISSOLE. Enfin , après cela, nous fumes à Palerme. Les Bourgeois , à l'envi , nous firent des Regaux : Les huit jours qu'on y fut furent huit Carnavaux.

MERLIN. Il faut dire Régals & Carnavals.

LA RISSOLE.

Oh ! dame, M'interrompre à tous coups, c'efl me chiffonner l'ame , Franchement.

MERLIN. Parlez bien. On ne dit point navaux , Ni fataux , ni Regaux , non plus que Carnavaux ; Vouloir parler ainfi, c'efl faire unefottife.

LA RISSOLE' F.h ! Mordié , comment donc voulez-vous que je dife ? Si vous me reprenez lorfque je dis des mais , Inégals, principals, & des Vice-Amir3ls ; Lorfqu'un moment après, pour mieux me faire entendre. Je dis , fataux , navaux ; devez-vous me reprendre l J'enrage de bon cœur quand je trouve un trigaut, Qui foufle tout enfemble & le froid & le chaud.

MERLIN. J'ai la raifon pour moi qui me fait Vous reprendre , Et je vais clairement vous le faire comprendre. Al e(l un fingulier, dont le pluriel fait aux: On dit , c'efl mon égal, & ce font mes égaux. Par conféquent , on voit par cette règle feule. -—

J'ai des démangeaifons de te cafter la gueule.

MERLIN. Vous ?

LA RISSOLE. Oui , palfandié , moi : je n'aime point du tout Qu'on me berce d'un conte à dormir tout debout ; Lorfqu'on veut me railler , je donne fur la face.

MERLIN. Et tu crois, au Mercure , occuper une place ? Toi ? tu n'y feras point , je t'en donne ma foi.

LA RISSOLE. Mordié , je me bats l'oeil du Mercure & de toi : Pour vous faire dépit, tant à toi qu'à ton Maître, Je déclare à tous deux que je n'y veux pas être ; Plus de mille Soldats en auroient acheté, Pour voir en quel endroit la Rifïblle eût été ; C'étoit argent comptant , j'en avois leur parole. Adieu , Pays. C\(ï moi qu'on nomme la Riffole ; Ces bras te deviendront, ou fatals , ou fataux.

MERLIN. Adieu , Guerrier fameux , par des combats navaux.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V

SCENE PREMIERE.

ORONTE, MERLIN. O R O N T E.

J E viens te relever , Cécile me l'ordonne. N'as-tu rien à m'apprendre 1 Eft-il venu perfonne ?

M F, R L I N. Un Soldat, dont j'ai fçu les exploits éclatans : Un brave homme.

'COMEDIE: yf

——ai^———■

SCENE IL

Mr. DE BOISLUISANT , ORONTE , MERLIN. Mr. DE BOISLUISANT.

A Ardon , fi j'ai mis fi long tems > Mon cher Monfieur. Hé bien, vous fera-t-il facile De faire des progrès fur le cœur de Cécile?

ORONTE. Je ne puis en iuger que fuivant vos bontés ; Ce font vos feuls defirs qui font fes volontés. Mr. DE BOISLUISANT. Si ç'eft moi qu'elle en croit, qu'on appelle ma fille.

Merlin fort. 3'aî l'efprit éclairci touchant votre famille : Mon devoir le vouloit je m'en fuis acquitté , Vous avez du mérite & de la qualité. On m'a dit de quel fang vous avez reçu l'être ; Enfin , je fuis content tout ce qu'on le peut être. Si douze mille francs d'un revenu certain , Qui doivent, de ma fille , accompagner la main. Peuvent contribuer à vous la rendre chère , Je ferai trop heureux d'être votre beau-pere.

ORONTE. Ah! Monfieur, quels devoirs m'accquitteront jamais.

SCENE IIP

CÉCILE, Mr. DE BOISLUISANT, ORONTE,

LISETTE, MERLIN.

Mr. DEBOISLUISANT.

M

_ A fille , vos defirs feront-ils Satisfaits, Si demain de Monfieur vous devenez la femme? Avez-vous du penchant à l'aimer?

ORONTE.

Quoi ! Madame, Vous ne répondez rien ? Que dois-je croire , hélas!

CÉCILE. Si je vous baïiîbis, je ne me îaii ois pas.

M. DE B O l S l U I S A N T. C'eft dire , en peu de mots, rout ce que je fouhaite.

L i S E T T E , à Cécile. Dites-moi , s'il vous plaît , que deviendra Lifette , Madame ? Il me fouvitiu qu'autrefois vous difiez, Quand on vous mariroit, que vous me maririez : Vous allez devenir Madame le Mercure, Pendant que je ferai Lifette toute pure. Tâter un peu de tout ne me déplairoit pas.

CÉCILE. Eh quoi ! te IafTes-tu d'accompagner mes pas ?

LISETTE. Non, je fuis toute à vous, & mon fort tient au vôtre, Mais je voudrois, Madame, être encor à quelqu'autre. Tant qu'on demeure fille, on n'eft point en repos ; Et quoiqu'on foit fuivante, on efr de chair & d'os. Un tronc femble maudit s'il n'en fort quelque branche» Et fi Merlin penchoit du coté que je penche.—

MERLIN. Tu me parois jolie, à parler tout de bonj

Mais.—

LISETTE, Quoi, mais ?

MERLIN.

Je te trouve un certain air fripon.— LISETTE. Je ne fçais fi mon air eft fripon, ou modefte^ Mais jufqu'à ce moment, je te réponds du refte. Mr. DE BOISLUISANT. Pour leur tendre la main dans un pas fi glhTant, Je donne cent louis.

CÉCILE. Et moi cent* O R O N T E.

Et moi cent. MERLIN. Trois cens louïs ! Meilleurs, je l'époufe au plus vite.

Tu m'aimes ?

LISETTE.

Oui.

MERLIN. Demain nous nous verrons au gîte.

SCENE

€ O Mr E D I E. s/

SCENE IV.

L'E MARQUIS, ORONTE, Mr. DE B'OISLUISANT,

CÉCILE, LISETTE, MERLIN.

LE MARQUIS.

^ Erviteur. Vous voyez un Marquis diftingué,

Que les plus grands emplois n'ont jamais fatigué 3

Du Mercure Galant, adorateur fidèle,

J'ai fait un Air nouveau fur la faifon nouvelle:

Ah! je croyois parler à Monfieur Licidas.

Eft-illà*

ORONTE. Non, Monfieur, mais il n'importe pas j ' Je tiens ici fa place , & fçais la tablature.

L E MARQ'UI S. Tous les mois , de mes Airs, j'embellis le Mercure? S'il ace grand débit , dont chacun s'apperçoit, A parler entre nous, c'efl à moi qu'il le doit. L'éclat que je lui donne en eft la feule caufe.

ORONTE. Je crois vos Airs fort beaux, mais il faut autre chofe ; Qui ne veut que des Airs acheté un Opéra.

L E M A R Q U I S. Parbleu, je vais gager tout ce que l'on voudra , Que dans tout Phaéton , quelque bruit qu'on en faflej On ne verra peint d'air que céluî-ci n'efface. Vous vous y connoiffez , & cela nae fuffi't. D'ailleurs, ce que je dis ne s'eft point encor dit; La route que je tiens efl fraîchement tracée \ Tout y fera nouveau jufques à la penfée \ Et comme c'eft un Air à demi goguenard , Je l'ai pris fur on ton entre doux & hagard. Je voudrois qu'en cet Art Madame, fut congrue , Il fetoit mal-aifé qu'elle n'eût' Pamè émue.

CÉCILE. Pour tous les Airs nouveaux jjai de la paffion; Et je vais écouter avec attention.

LE MARQUIS. Je vous demande à tous une équitable oreine.

Il prélude, &>'d"u enfuite ce vers. Les paroles &;i'air n'ont coûté qu'une veille;

H

H LE MERCURE G'ALANT*

Il chante. Tant que l'Hiver a duré , Margot m'a fait la grimace ; Mon cœur n'a point murmuré De voir le fien tout de glace ; Mais le Printems de retour, Elle doit changer de note, Ou bien-tôt, avec la fotte , J'enverrai paître l'Amour. Comment le trouvez-vous ?

O R O N T E. Fort nouveau. LE MARQUIS.

Je me pique D'avoir dans l'Univers, peu d'égaux en Mufique. Outre qu'avec plaifir les tons font variés, Les paroles & l'air font fi bien mariés, Qa'il femble qu'on ait fait , fans préceptes frivoles, Les paroles pour l'air, & l'air pour les paroles. Vous faites tous des vœux pour un fécond couplet, J'en fuis fur.

CÉCILE. Le plaifir en feroit plus complet. LE MARQUIS. Pour vous refufer rien, je vous trouve trop belle. Prêtez-moi , je vous prie, attention nouvelle. Second couplet. Avant le tems des frimats, Dans une grotte champêtre , De fus plus charmans appas . Elle me faifoit le maître : Mais je prétends dès ce jour La ramener dans la grotte , Où, bien-tôt, avec la fotte, J'enverrai paître l'Amour. Hé bien, que vous en femble ?

O R O N T E.

II eft beau , je vous jure, LE MARQUIS. îi faut le faire entrer dans le premier Mercure. Le tems prefle.

O R O N T E. Il eft vrai. L'avez-vous tout n<->»~ ,

Monfieur 2

LE MARQUIS Apurement, & déplus, cacheté.

Il montre le paquet, &• lit le àejfus.

A Monfieur Liciias, à fon accoutumée ,

Subjlitut de la Renommée. Mon Air aura pour lui des appas éclatans. Adieu, mon cher.

\0

SCENE J\

Mr. DE BOISLUISANT , ORONTE , CÉCILE , LISETTE MERLIN.

Mr. DEBOISLUISANT.

M<

.Onfieur, ménageons ces inflans. Nous chanterions ici fur des meilleures notes Avec des Confeillers, furnommés Gardes-notes.

ORONTE à Merlin. Va chercher un Notaire , & reviens promptement. Brigandeau paroît. MERLIN. J'en crois voir un, qui vient de quelque enterrement.

ORONTE. En robe ?

MERLIN. C'eft ainfi qu'ils font mis d'ordinaire : Quand ils vont, d'un défunt, mandier l'Inventaire.

SCENE VI.

Mr. BRIGANDEAU, ORONTE, Mr. DE BOISLUISANT, CÉCILE, LISETTE, MERLIN.

N

O R O N T E à Brigandeau. Ous vous croyons Notaire. Il en faut un ici. Mr. B R I G A N D E A U. Dieu m'en garde. Je fuis Procureur, Dieu merci. Et ma Communauté près de vous me députe. La '{£r.vu. d'ordinaire efl ce qu'on perfécute;'Et i lie eft aujourd'hui la licence des mœurs, Que, des hommes de bien , comme des Procureurs , Qui, de tant d'opprimés, embraient la défenfe, Ne font pas à couvert contre la médifance ; Depuis que, dans le mande, Arlequin Procureur,

Hij

«*/

Pour un Corps fi célèbre , a donné tant d'horreur. Mais ce n'eft point , Monflcur, comme on fé le figure s De ceux du Châtelet , dont on fait la peinture : Nous fçavons de l'Auteur , qui mit la pièce au jour, Qu'il ne prétend parler que de ceux de la Cour; Et ma Communauté , par ma voix vous conjure , D'en inftruire Paris dans le premier Mercure. Mais, Moniieur, eft-ce ici Vptre Procureur,.? Mr. Sangfue paroît. ÛRONTL

Non. Je ne le connois pas feulement.

Mr. B R1GANDE AU. ' Tout de bon? O R O N T E. Je n'impofe jamais de la moindre fillabe.

Mr. B RIGANDE AU. De tout ie Parlement, c'eft le plus grand Arabe. Pour piller le Plaideur, lui feul en vaut un cent.

SCENE VIL

Mr. SANGSUE , Mr. BRIGANDEAU , ORONTE,

Mr. DE BOISLU1SANT , CÉCILE ,

LISETTE, MERLIN.

Mr. SANGSUE à Oronte.

MOnfieur, votre très-humble, & très-obéiffànt. Ma performe, je crois, ne vous eft pas connue ? ORONTE. Non Monfieur, par malheur.

Mr. S A N G S U E..

Je me nomme Sangfue, Procureur de la Cour pour vous fervir. ORONTE.

Monfieur , Je vous Tends , fàr ce point, grâce de tout mon cœur.

Mr. S AN G SU E. SçavezvOus quel delTein en ce lieu me fait rendre?

ORONTE. Non , Monfieur.

Mr. S A N G S U E. En trois mots je m'en vais vous l'apprendre. Voici le fait. En l'an fix cens quatre-vinjjt deux, Pour d,ivertuTcmsat d'un Théâtre fameux ,

Contre les Procureurs on fit une Satyre, Où prefque tout Paris penfa pâmer de rire : Mais l'Auteur qui l'a faite a dit publiquement, Qu'il n'entend point

toucher à ceux du Parlement; Et je viens tout exprès, pour braver l'impofture; Vous en demander adte en un coin du Mercure. En s'attaquant à nous, quel opprobre eût-ce été? C'étoit jouer la foi, l'honneur, la probité : Mais ceux qu'on a choiiïs méritent qu'on les berne ; Ce font des Procureurs d'un ordre fubalterne , Comme ceux des Confuls , du Châtelet— Mr. BRIGAND EAU.

Tout beau,

Maître Sangfue , ou bien

Mr. S A N G S U E.

Quoi.' Maître Brigandeau , Prétendez-vous nier ce que je dis ?

Mr. B R I G A N D E A U. Sans doute. Mr. SANGSUE. Et moi, devant Monfieur, qui tous deux nous écoute, Je m'offre à le prouver, en cas de déni.

Mr. B R I G A N D E A U. Vous l Mr. SANGSUE. Oui. /

Mr. B R I G A N D E A U. Sauf correction , vous impofez. O R O N T E.

Tout doux; Si vous voulez parler, point d'aigreur, je vous prie.

Mr. S A N G S U E. Entrons dans le détail de la fripponnerie. Souvent, au Châtelet, un même Procureur Eft pour le demandeur, & pour le défendeur. Si quelqu'autre Partie a part à la querelle , A Ja fourdine encore il occupe pour elle.

Mr. B R I G A N D E A U. Combien au Parlement, & des plus renommés, Sont pour les Appellans & pour les Intimés ! Et fçavcnt les forcer par divers ftratagêmes , A fe manger les os pour les ronger eux-mêmes?

Mr. S A N G S U E. Et quand, dans cette Pièce , on voit un Procureur, Qui trouve le fecret de voler un voleur, Dis-moi qui de nous deux on prétend contrefaire i C'étoit au Châtelet que pendoit cette araire.

Mr. B R I G A N D E A U. Et quand un fcélérat, qui l'eft avec excès , Moyenant penfion , éternife un procès, De qui veut-on parler ? Dis-le moi,

fi tu l'ofes. Ce n'efi qu'au Parlement où font ces grandes caufes.

Mr. SANGSUE. Lorfque, d'un Chapelier, on attrape un chapeau , Et que , d'un Pâtiflier, on extorque un gâteau , Ne m'avoueras-tu pas , comme chacun l'avoue , Que c'eft un Procureur du Châtelet qn'on joue l

Mr. B R I G A N D E A U. C'eft à toi le premier à me faire un aveu , Que ceux du Parlement ne prennent point fi peu , Et que leur main crochue à voler toujours prête, Aime mieux écorcher que de tondre la bête. Je vais, devant Monfieur, dire ce que j'en croi \ On grapille chez nous, & l'on pille chez toi.

Mr. S A N G S U E. Ce que tu fais bâtir au Fauxbourg Saint Antoine , E'i-ce de grapiller, ou de ton patrimoine ? Ton pereétoitaveugle, & jouoit du hautbois. Mr. B R I G A N D E A U. Et tes quatre maifons du quartier Quinquampois , A-ce été tes ayeux qui les ont là plantées ? Du fang de tes cliens elles font cimentées. Il n'entre aucune pierre en leur conftruc~tion, Qui ne te coûte au moins une vexation; Et quand tu feras mort, ces honteux édifices Publieront, après toi, toutes tes injufHces.

Mr. S A N G S U E. Au mois de Juin dernier, un mémoire de fraix Penfa , dans un cachot, te faire mettre au frais. Tu Tavois fait monter à fept cens trente livres ; Et ton papier volant, tel que tu le délivres, Étant vu de Meilleurs, trois des plus apparens , Réduifirent le tout à trente-quatre francs : Encore, dirent-ils, que dans cette occurrence , Us te palToient cent fous contre leur confcience.

BRIGANDEAU. Et l'hiver précédent, toi qui fais l'entendu , Sans un peu de faveur, n'étois-tu pas pendu ? Tu pris qu'inze cens francs, dont on a tes quittances , Pour avoir obtenu deux Arrêts de défenfes.

O R O N T E. Eh! Meilleurs, il fied mal, lorfque vous difputez , De dire l'un de l'autre ainfi les vérités. Pour rompre un entretien qui me fait de la peine , Adieu. Je fçais, Meilleurs , quel deflein vous amené.

GO Mr D I E. 6;

Votre voyage ici n'aura pas été vain ; Vous aurez tous deux place au Mercure prochain.

Mr. S A N G S U E. Procureur de la Cour , j'entends qu'on me difcerne D'un méchant Procureur du Châtelet moderne.

O R O N T E. Je ferai mon devoir , je vous le promets. Mr. S A N G S U E.

Bon. Mr. B R I G A N D E A U. Ne me confondez pas avec un tel fripon. Tout Paris fçait, Monfieur , de quel air je m'acquitte—

O R O N T E. Je prétends vous traiter félon votre mérite; Lailïez-moi faire. Hé bien, vous avez tout oui? Mr. DE B O I S L U I S A N T. On fe plaint de leurs tours, mais ils m'ont réjoui. J'avois, à les entendre , une joie infinie.

SCENE FUI

BEAUGENIE, ORONTE , Mr. DE BOISLUISANT , CECILE , LISETTE.

BEAUGENIE. OErviteur à l'illuftre & belle Compagnie. v3 Je vois, au fombre accueil, que je reçois de tous, Que je n'ai pas honneur d'être connu de vous.

ORONTE. Puis-je vous être utile, & vous rendre fervice, Monfieur?

BEAUGENIE. Non. Je viens, moi, vous rendre un bon office 3 Je viens vous faire voir que jj'ai quelque talent : Se Viens vous réciter un Ouvrage excellent.

ORONTE. Qu'eftce, Monfieur? Voyons.

BEAUGENIE.

Une Enigme fi belle, Quelle fera du bruit dans plus d'une ruelle; C'eft un effort d'efprit, mais fi rempli d'attraits, Qu'il n'a point eu d'égal, & n'en aura jamais.

CÉCILE. Écoutons, je vous prie. Une Enigme me charme.

BEAUGENIE L'Enigme que je dis caufa tant de vacarme , Fit verfer tant de fang , ouvrir tant de tombeaux, Des Monarques Thébains mit lé Trône en lambeaux: Et fut caufe qu'Œdipe eut la douleur amere De faire des enfans à Madame fa mère; Cette Enigme , en un mot, qui fit tant de fracas , A celle que j'ai faite auroitcédé le pas. Vous en allez juger ; mais je veux, par avance, Que vous me promettiez d'être faris complaifance. Ecoutez.

Je fuis un invifible Corps ,

Qui des bas lieux tire mon être >

Et je n'ofe faire connoître -, •

Ni qui je fuis , ni d'où je fors.

Quand on m'ôte la liberté, Pour m'échapper j'ufe d'adreffe, Et deviens femelle traîtrefTe , De mâle que j'aurois été.

O R O N T E. Ces Vers-là me femblent bien tournés. CÉCILE. Je brûle de fçavoir ce que c'eft.

BEAUGENIE. Devinez. CECILE. Soit manque de lumière , ou de bonne fortune* Je n'ai pu, de ma vie , en deviner aucune.

BEAUGENIE. Et Monfieur?

Mr. DE B O I S L U I S A N T. Sur ce point, je demande quartier. J'y rêverois gratis au moins un fiécle entier.

BEAUGENIE. Et vous, Monfieur?

O R O N T E. Ma foi, je ne la puis comprendre; BEAUGENIE.

Et vous?

LISETTE. Je ne l'entends, ni je ne veux l'entendre. C'eft du grimoire.

BEAUGENIE. Enfin , vous ne l'entendez pas ? CÉCILE. Non. Qu'eft-ce ?

BEAUGENIE.

COMEDIE. es

B £ A U G E N 1 E. C'eft un vent échappe par en bas. Vous vous regardez tous. & j'en lçuis bien la caufe. Tous c\ux qui l'ont oui ont fait la même chofe. Sur un fujet li toiblc , un ouvrage fi beau Paroît, à tout ie monde, un prodige nouveau. Mais pour voir fi tes vers quadrentàla matière» Failorio-en , vous ûc moi, l'anatomie tntiere.

Je luis un invifible Corps,

Qui de bas lieux tire mon être,

Et je n'oie taire connoître ,

Ni qui je fuis, ni d'où je fors. Eft-il rien de plus ju/te , & de mieux rencontré? Jamais, dans fon fujet , homme eft-il mieux entré? Il femble que ce vent ait de la connoifTance, Et qu'il n'ofe avouer fon nom , ni fa naiflance. Rien n'eft plus fingulier que cette énigme-là.

LISETTE. Il faut avoir bon nez pour deviner cela.

O R O N T E. Il n'eft rien plus galant que votre Enigme. BEAUGENIE.

Perte. Je le fçais bien. PafTons à l'examen du refte.

Quand on m'ôte la liberté,

Pour m'échapper j'ufe d'adrefTe ,

Et deviens femelle traîtreffe ,

De mâle que j'aurois été. Jamais, dans une Enigme , a-t-on rien vu de tel 1 Qu'eft-il de plus coulant & de plus naturel ? Loin que ce que je dis bleffe la vraifemblance, On en fait tous les jours la rude expérience. Et quelqu'un en ce lieu, qui ne s'en vante pas, Peut-être à quelque mâle a fait pafle le pas.

Des injures du tems mon nom n'a rien à craindre. J'ai peint ce qu'un pinceau ne pourra jamais peindre; Et je fuis étonné, quand je fonge à cela , Comment l'efprit humain peut aller jufques-là.

Je vais recommencer.

O R O N T E. Non , je vous en fupplie ; Nous avons , de vos Vers, la mémoire remplie : Votre nom à l'Enigme ajouteroit du poids.

BEAUGENIE. La nature prudente eut foin d'en faire choix ; Et de mes Vers nombreux prévoyant l'harmonie, Me doua tout exprès du nom de Beaugénie.

Je vous laifle l'Enigme avec mon nom au bas : Ornez-la d'Un prélude , & vantez fes appas. Les Vers en font fi b^aux , la matière fi belle, Que vous n'en direz rien qui fo t au-deflus d'elle.

O R O N T E. C'eft aflez ; vos defirs feront tous fatisfaits.

B E AU G E N I E. Adieu. Je me retire, Ôî je vous laifle en paix.

SCENE DERNIERE.

ORONTE, Mr. DE BOISLUISANT, CÉCILE, LISETTE, MERLIN.

P

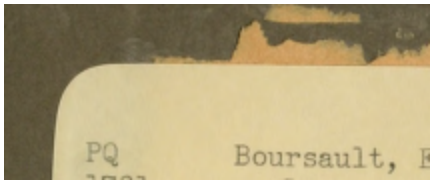
ORONTE.

Uifqu'il nous laifle en paix, nous ne pouvons mieux faire Que d'envoyer Merlin nous chercher un Notaire.

LISETTE. Montre-moi ton amour par ton empreflement. Cours, volt.

Mr. DE BOISLUISANT. Allons l'attendre en votre appartement : Et conduifons fi bien cette hcureufe aventure , Quelle fafle du bruit dans le premier Mercure.

F I N.



PQ 1731 B7C6 1772

Boursault, Edme

Le mercure galant

PLEASE DO NOT REMOVE CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

HH

Boursault, Edme
Le mercure galant

PQ
1731
B7C6
1772